LA

PANCHARIS

DE BONNEFONS

Tiré à cinq cents exemplaires
Plus un exemplaire unique sur papier de Chine
paraphé par l'Éditeur.

LA

PANCHARIS

DE

JEAN BONNEFONS

Avec les Imitations Françoises

DE GILLES DURANT

Notice, Traductions et Notes

DE

PROSPER BLANCHEMAIN

PARIS

Isidore LISEUX, Éditeur

Rue Bonaparte, nº 2

1878

JEAN BONNEFONS

ET

GILLES DURANT, Sr DE LA BERGERIE

LA *Pancharis* de Bonnefons a toujours été considérée comme un petit chef-d'œuvre de grace amoureuse, n'ayant de rivale, parmi les poésies Latines modernes, que les *Baisers* de Jean Second.

Même avant l'apparition de son livre, Jean Bonnefons fut salué comme un nouveau Catulle ; et il n'est pas nécessaire d'avoir une profonde teinture de la langue Latine pour le comprendre, pour bien sentir le charme et le sentiment de

ses pensées, le nombre et l'harmonie de ses vers. On ne peut leur reprocher qu'un certain abus des diminutifs, des répétitions, des *concetti*, qui va parfois jusqu'à l'afféterie.

La Monnoye, qui donna pourtant, en 1725, une édition de la *Pancharis*, plusieurs fois réimprimée, s'est montré d'une excessive sévérité pour le galant poëte. Jalousie de métier, sans doute; car l'Auteur du *Ménagiana*, où l'on trouve la critique en question, se piquait aussi de courtiser les Muses Romaines. En somme, ses critiques se bornent à peu de chose : avoir créé le comparatif *anxior*, pour l'adjectif *anxius;* avoir employé *albedo*, *rubedo*, *nexuosus*, *miscuus*, *morsicatio*, et trois ou quatre autres mots qui ne sont pas dans les bons Auteurs; avoir donné à *Pancharis* le génitif *Pancharidis*, au lieu de *Pancharitis;* avoir fait *Dii* de deux syllabes et *deinde* de trois; avoir fait brève la première de *titillant*, qui est longue; plus une demi-douzaine de vétilles du même genre.

Le savant critique eût mieux fait, selon moi, de s'appliquer à corriger les fautes d'impression des anciens éditeurs, fautes qu'il a religieusement conservées.

La Monnoye ne se prend-il pas aussi à railler les vers sur une aiguille, qui, au lieu de piquer le doigt de Pancharis, aurait dû lui percer le cœur?

Quod nullis potuit Cupido telis.

Et il ajoute : « Souhaiter qu'une aiguille lui piquât le cœur, il valait autant lui souhaiter la mort! » — Pour être logique, il eût fallu condamner aussi les flèches de Cupidon. — Mais vous n'aviez garde, Monsieur l'Académicien.

Pour moi, qui n'y regarde pas de si près et ne me sens pas de force à jouter, comme Latiniste, avec La Monnoye, je me contente de me délecter aux mignardises amoureuses de Bonnefons.

Cet aimable poëte, ainsi qu'il le déclare lui-même par le titre de son livre,

était Auvergnat. Il naquit, en 1554, à Clermont, et sa famille était honorable. Son père, qui faisait partie du Barreau ou du Parlement d'Auvergne, le destinait à la même carrière, et l'envoya faire ses études de droit dans la capitale du Berry. Là, professaient alors Balduin, Donneau, Duaren et Cujas, le plus célèbre de tous, qui réunissaient autour de leurs chaires la jeunesse avide de leurs leçons. Ce devait être en 1576, lorsque le savant Jurisconsulte, âgé de cinquante-quatre ans, se fixa définitivement à Bourges. Bonnefons avait alors vingt-deux ans. La bonne ville de Bourges devait être à cette époque aussi bruyante et animée qu'elle est aujourd'hui calme, endormie et collet monté.

A ces jeunes gens, nourris d'études sérieuses et graves, il fallait de bruyantes distractions, des plaisirs tumultueux. Les uns cherchaient leur joie dans le jeu, la danse, l'ivresse et les folles amours. Les autres, les plus sages, se délassaient, comme on disait jadis, dans

le culte des Muses, et choisissaient de plus chastes beautés pour inspiratrices de leurs chants juvéniles.

Bonnefons avait retrouvé à Bourges, ou peut-être avait eu pour compagnon de voyage un compatriote, son aîné de deux ou trois années, qui suivait aussi les cours de droit. Gilles Durant, sieur de la Bergerie, était, ainsi que lui, de Clermont en Auvergne, et probablement aussi d'une famille de robe, ce que démontre l'accueil qui lui fut fait tout d'abord par les personnages les plus notables de la Magistrature et du Barreau, tant à Bourges qu'à Paris.

Unis dès leur première jeunesse, frères par l'éducation et par le goût, ils formèrent, avec le fils de leur célèbre professeur Cujas, une amitié qui dura jusqu'à la mort prématurée de ce jeune homme. Mais la sympathie du jeune Cujas pour Bonnefons était plus vive, parce qu'ils chantaient tous deux leurs amours dans la langue d'Horace et de Tibulle; tandis que Gilles Durant n'éprouvait d'attrait

que pour la poésie Française, remise en honneur par la Pléïade.

Leurs études terminées, les deux compatriotes prirent leur vol vers Paris, alors, comme aujourd'hui, l'objectif de tous les jeunes talents qui cherchent leur voie. Reçus avocats, ils se firent des amis communs dans les Lettres et dans le Barreau. Une fin prématurée leur avait enlevé, en 1581, ce fils de Cujas, toute l'espérance et tout l'orgueil de son père. Mais, si la vieillesse est inconsolable, la jeunesse est plus facilement oublieuse, et Paris leur offrait chaque jour des sympathies nouvelles.

Nous trouvons dans leurs œuvres les noms de Jacques de la Guesle, leur compatriote; de Jacques Faye, sieur d'Espeisses, de Jean Jacquier, de François Duchat, d'Achille de Harlay, de Richelet, d'Antoine Mornac, de Henry de Mesmes, de François Myron, sieur du Tremblay, président au Grand Conseil, et autres membres du Parlement et du Barreau de Paris, qui les admirent dans

leur société. Le culte de la poésie et surtout leur mutuelle amitié leur furent une source de joies inépuisable.

Au fur et à mesure que Bonnefons composait ces phaleuques d'une élégante Latinité, dont la galanterie spirituelle et raffinée enivrait les membres de leur cénacle littéraire, Gilles Durant les imitait en vers Français, où, exagérant les qualités et les défauts de son modèle, abusant aussi des diminutifs et des antithèses, il arrive à une préciosité mignarde, qui voudrait être naïve et touche à l'enfantillage, mais dont les rhythmes faciles, musicaux, dansants, amusent agréablement l'oreille, se font lire avec plaisir encore et, comme un aimable écho, répondent aux hendécasyllabes de son ami.

C'est en 1587, chez Abel Langelier, en un joli volume in-12, que parut pour la première fois, selon J.-C. Brunet, la *Pancharis* de Bonnefons. Elle était accompagnée d'une seconde partie en vers Français, ayant pour titre : *Imitations*

tirées du Latin de Jean Bonnefons, avec autres amours et meslanges poétiques, de l'invention de l'Autheur ; c'est-à-dire de Gilles Durant, qui n'a mis son nom ni à cette édition ni à celle de 1588. Mais dans ces deux impressions on remarque un détail qui prouve combien était intime l'union des deux poëtes : c'est qu'un privilège unique, daté du 9 janvier 1587, est accordé par le Roi pour les deux ouvrages, et figure sur l'un comme sur l'autre.

Ce fut en 1584, selon La Monnoye, que Bonnefons acquit la charge de Lieutenant Général à Bar-sur-Seine. Il avait alors trente ans. Cependant en 1588, Gilles Durant, en tête de l'ode qu'il lui adresse, ne lui donne pas encore ce titre, qu'il lui attribue en 1594, dans la même ode.

Muni de cette charge, il se maria; mais ce ne fut assurément pas avec sa Pancharis; car il se plaint d'avoir été abandonné par elle pour un militaire :

Te queror indigni te militis esse maritam.

Quoi qu'il en soit, il cessa dès lors d'écrire des vers amoureux, et l'on ne signale plus de lui que certaines pièces quasi-officielles, qui ne grossirent guère ses œuvres et n'ajoutèrent rien à sa gloire. Sa *Pancharis* seule lui survit encore et, malgré ses graces minaudières, le place au premier rang parmi les poëtes de l'Amour.

La Croix du Maine, dans sa *Bibliothèque Poétique*, affirme qu'il composa des vers Latins et Français, qui n'ont point vu le jour ; mais il est évident, qu'écrivant avant 1584, La Croix du Maine entendait parler de la *Pancharis* encore inédite. Gilles Durant, qui devait le savoir, affirme, au contraire, dans une ode à Antoine Mornac, que son ami n'avait chanté qu'en Latin :

> Nostre Bonnefons, poëte
> Des vieux Latins envié,
> Eut soudain l'ame muette
> Quand il se vit marié.
> Pour le vil soin d'un mesnage
> Il quitta le voisinage

Qu'il avoit avec les Dieux ;
Et non-chalant de sa gloire,
Des neuf filles de Mémoire
Cessa d'estre soucieux.

Ces vers constatent en même temps ce mutisme du Poëte, qui l'a fait comparer au Rossignol, dont les amoureuses mélodies prennent fin le jour où ses petits sont éclos.

Quant à Gilles Durant, il resta Parisien, et rien n'indique qu'il se soit marié. Il fut très-savant en jurisprudence, et tout fait croire que c'est lui que Pasquier, dans la xv° du XIX° Livre de ses *Lettres*, compte parmi les neuf jurisconsultes choisis, vers 1580, pour réformer la Coutume de Paris. Toutefois, il n'était point passionné pour sa profession :

Plaider, consulter, écrire,
Et me donner de l'ennuy
Pour les affaires d'autruy,
N'est point ce que je désire.

C'était de l'ingratitude ; car le Palais

lui avait procuré tout au moins l'*aurea mediocritas* d'Horace :

Je vy doucement ma vie ;
A nul je ne porte envie
Et ne suis point envié.....
Je ne veux mal à personne,
Nul ne me veut mal aussi,
(Au moins, Binet, je le pense) ;
Pourveu que Dieu je n'offense,
Je n'ay point d'autre soucy.
En-cependant je m'amuse
Aux doux mestiers de la Muse,
Qui me font passer le temps.
A ces gentils exercices
J'ay mis toutes mes délices,
Depuis mes plus jeunes ans.
Près du rivage de Seine,
Sur la colline prochaine
Du bois de Madril nommé,
J'ay ma demeure choisie
Pour passer ma fantaisie,
Et là je me suis aymé.
L'amour ne me passionne ;....
Je ne me fasche de rien,
A rien je ne porte envie.
Voilà, mon Binet, ma vie :
Par ta foy, fay-je pas bien ?

Ce bois de Madril, c'est le bois de Bou-

logne; ce coteau, c'est la colline de Passy. Gilles Durant avait fixé sa demeure dans le voisinage, sur l'emplacement peut-être du chalet de Jules Janin. Ces vers ne sont point frappés au sceau du génie ; mais, comme ceux que Janin se plaisait parfois à gazouiller, ils sont vrais, aimables, bien sentis et respirent la plus douce philosophie.

Néanmoins, le poëte se vante trop de son insensibilité. Sa Charlotte, quoi que l'on ait pu dire, n'était pas une Iris en l'air. Sous un titre bizarre qu'il donne à ses premières amours : *l'Isle du chaste Roc*, j'ai trouvé une anagramme : *Charlote de Soulci.* — Ce n'est point un nom inconnu au XVIe siècle ; car Jean Passerat adresse plusieurs fois des vers à M. de Souci, trésorier de l'Epargne ; et le sieur de la Bergerie chante la fleur de *Soulci*, avec assez d'insistance pour qu'on puisse y voir une allusion à ses amours.

Voici une des jolies pièces qu'il a consacrées à cette fleur rarement chantée par les poëtes :

J'aime la belle violette,
L'œillet, et la pensée aussi ;
J'aime la rose vermeillette,
Mais, sur tout, j'aime le Soulcy.

Belle fleur, jadis amoureuse
Du Dieu qui nous donne le jour,
Te dois-je nommer mal-heureuse,
Ou trop constante en ton amour ?

Ce Dieu qui en fleur t'a changée,
N'a point changé ta volonté,
Encor', belle fleur orengée,
Sens-tu l'effort de sa beauté.

Tousjours ta face languissante
Aux raiz de son œil s'epanist,
Et, lors que sa clairté s'absente,
Soudain ta beauté se fanist.

Je t'aime, Soulcy misérable,
Je t'aime mal-heureuse fleur,
D'autant plus que tu m'es semblable,
Et en constance, et en mal-heur.

J'aime la belle violette,
L'œillet, et la pensée aussi ;
J'ayme la rose vermeillette,
Mais, sur tout, j'ayme le Soulcy.

Après avoir consacré dix ans, *les plus*

beaux de sa vie, à cette Charlotte, qui ne le paya point de retour, il choisit, pour objet de ses vers, une Camille, pseudonyme dont je n'ai pu découvrir le nom véritable. Les élégies qu'il écrivit pour elle contiennent des passages charmants. Parmi ses *Mélanges poétiques*, on remarque l'*Ombre des Ombres*, où il déplore le supplice de Marie Stuart, et s'adressant à ses concitoyens :

Quoi ! François, vous dormez ! et ces ames hardies
De vos braves ayeulx se sont abastardies !
Vostre sang est esteint ; vous n'avez plus sinon
De ces premiers François le pays et le nom...
S'il vous restoit encor tant soit peu de courage,
Si vous estiez François, vous sentiriez l'outrage
Que l'on fait à la France, et vous voudriez venger
Vostre Royne meurtrie au pays estranger...
Il n'y a rien, François, qu'encore jeune enfante,
Vous la vistes aller parmy vous triomphante,
Ayant son chef divin doublement couronné,
Ayant son bras royal de deux sceptres orné :
Vous vistes ses beautez qui ne faisoient que poindre,
Vous vistes dans ses yeux mille graces se joindre...
Oncques beauté plus belle icy ne se monstra,
Et la France jamais plus d'heur ne rencontra.

J'aurais voulu citer presque entièrement cette belle pièce, qui se trouve dans les Œuvres poétiques du sieur de la Bergerie, etc. (Paris, Abel Langelier, 1594, in-12). On y rencontre aussi une *Lamentation à sa Commère sur le trespas de son Ane*, œuvre d'une fine et spirituelle raillerie, que reproduisent toutes les éditions de la *Satyre Ménippée.*

Ses relations intimes avec Bonnefons ne furent pas interrompues, malgré la distance qui les séparait. Leurs poésies en portent la trace, et notamment l'Ode XVI du Livre II (éd. de 1594), où Durant invite Bonnefons à le venir voir à sa maison de campagne, près Paris.

Les deux amis, nés dans la même ville, presque à la même époque, ne se survécurent que de quelques mois. Bonnefons, ainsi que nous le voyons dans la seconde édition des Poésies Latines de Jacques Pinon, conseiller au Parlement de Paris, mourut en 1614, dans la

soixantième année de son âge, après avoir exercé pendant trente ans les fonctions de Lieutenant Général à Bar-sur-Seine, où il fut enseveli dans l'église de Saint-Étienne.

Il laissa sa femme mère de cinq enfants, dont l'aîné, portant comme lui le prénom de Jean et auteur de quelques vers Latins et Français, lui succéda dans sa charge.

Quant au sieur de la Bergerie, l'abbé d'Artigny, le confondant avec un autre poëte du nom de Durand, raconte qu'il aurait été supplicié, pour avoir écrit un pamphlet, intitulé : *la Riparographie*, contre le Connétable de Luynes, favori de Louis XIII. M. Tricotel a fort bien relevé cette erreur, dans ses *Variétés bibliographiques* (Paris, Gay, 1863, in-12), et démontré que le malheureux auteur roué en place de Grève était un rimeur de vingt-huit ans, né à Paris, musicien, chanteur et habile compositeur de ballets, que son ambition et sa verve rail-

leuse conduisirent à sa perte. Il se nommait Estienne Durand et n'avait rien de commun, que le nom, avec le poëte Auvergnat.

Lors de son supplice, en 1618, il y avait trois ans que Gilles Durant, sieur de la Bergerie, avait cessé de vivre. Il était mort, sans doute, Avocat au Parlement de Paris, ne laissant après lui qu'un recueil de vers légers, qui ne chargèrent point sa tombe; et si, par hasard, une main amie grava son épitaphe, elle n'est pas, que je sache, arrivée jusqu'à nous.

PROSPER BLANCHEMAIN.

Château de Longefont, septembre 1878.

PANCHARIS
IO. BONEFONII
ARVERNI

LUTETIÆ

Ex officina Abelis l'Angelier, in
prima columna magnæ
aulæ Palatij.

M. D. LXXXVIII

CUM PRIVILEGIO REGIS.

A JEAN BONNEFONS

LIEUTENANT GÉNÉRAL

A Bar-sur-Seine.

—

ODE

Bonnefons, l'heure première
Qui me fit voir la lumière
De ce beau ciel si plaisant,
N'avoit rien de trop luisant ;
Ma naissance fut obscure.
Quand sur terre je fus mis,
Le Dieu de Dèle et Mercure
Pour moy furent endormis.

Ou, si, sur le point de naistre,
Leurs feux me virent, peut-estre
Que quelque Astre plus pervers
Guigna mon chef de travers,

Dont l'influence contraire,
Se meslant parmy la leur,
Gasta ce qu'ils vouloient faire,
Et morfondit mon humeur.

Tant y a, je te puis dire
Que nul instinct ne m'attire
Au doux mestier d'Apollon,
Et que son brave aiguillon
(Qui les ames les mieux nées,
Quand il les veut agiter,
Rend sainctement forcenées)
Oncques n'a sceu m'irriter.

Jamais je ne fis de course
Vers ce haut mont de qui source
Le ruisseau plein de douceurs,
Où s'abreuvent les neuf Sœurs
Ny jamais sous les sérées,
Parmy les prez verdelets,
De ces filles retirées
Je ne vy les beaux balets.

Oncques leurs gentilles rages
Qui élancent les courages,

Ne piquèrent mes esprits :
Les lauriers m'ont à mespris :
Bref, j'ay l'ame trop muette
Et l'humeur trop mal en point
Pour estre appelé poëte ;
Aussi le ne suis-je point.

Mais bien, dès mon aage tendre
Que je commençay d'entendre
Et que mon esprit croissant
Peu à peu fut cognoissant,
Je senty les estincelles
D'un céleste feu caché,
Et de ces neuf Sœurs pucelles
Je devins amouraché.

Encore qu'elles (venues
Du grand Dieu maistre des Nues,
Qui tient le fouldre empoigné)
M'ayent tousjours dédaigné :
Si n'ay-je point eu de honte
De courre après leurs chansons ;
D'elles j'ay tousjours fait conte
Et de leurs chers nourrissons.

Bonnefons, toute ma vie
Les beaux vers m'ont fait envie :
Chacun suit l'humeur qu'il a.
Quant à moy, j'ayme cela;
J'ayme les hommes Poëtes :
Ce sont les enfans des cieux,
Qui de leurs bouches prophètes
Ouvrent les secrets des Dieux.

Mais si les beaux vers m'agréent,
Ceux-là surtout me récréent
Qui vont d'Amour babillant :
Et qui d'un son chatouillant
Dedans les ames se glissent
Comme les tiens (bel harpeur),
Qui nostre siècle remplissent
De merveille et de douceur.

Je voy, par ta main sçavante,
Nostre France qui se vante
D'avoir finy les destins
Des doux poëtes Latins :
Dont joyeuse elle rameine
La despouille, et désormais

Elle se croit plus Romaine
Que Rome ne fut jamais.

Jà le chantre de Véronne
Te bastit une couronne,
Pour te couronner là-bas
Roy des amoureux ébats :
Il t'attend couché sur l'herbe;
Non jaloux de ton bon-heur,
Et se tient assez superbe
D'avoir le second honneur.

Mille autres ames heureuses
De t'y voir sont désireuses;
Tandis, au son de tes vers,
Entre les ombrages verds,
Les amis et les amies
Couplez le long des buissons,
De leurs bouchettes blesmies
Se baisent en cent façons.

Mais non-seulement les Ombres
Ayment le son de tes nombres;
Les Dieux mesme de là-haut
En ont l'estomach tout chault,

Et quittent leur Ambrosie
Pour le doux miel de tes vers :
Bref, ta belle Poësie
Est l'Ame de l'Univers.

PANCHARIS

JO. BONEFONII

ARVERNI

I

AD JAC. GUELLIUM, REGIS PROCURATOREM CATHOLICUM (1)

O Guelli, Juvenum eruditiorum
Vel ipsa invidia fatente princeps,
Quid Bonefius hic tuus negoti
Gerit, qui valet, anxior requiris?
Ludo carmine quo tener Catullus
Lusit, et teneri æmulus Catulli
Ille Plinius atque Calvus ille,
Quo tu in carmine si tui Bonefi
Et salem minus et minus leporem,
Certe nequitiam satis probabas.

(1) Jacques de la Guesle était conseiller du Roi en son conseil d'État et son procureur général. On a de lui un récit de l'assassinat de Henri III, dont il fut la cause involontaire et le témoin. Il épousa Marie de Roville.

Et nunc molle mihi et suave quiddam est
Ridentes oculos meæ puellæ
Ad cœlum lepido vocare versu,
Eosdem quoque nunc ferocientes
Juvat stringere sæviore iambo.
Quid tu, inquis, Venerem jocosque cantas,
Cui Phœbi sine more sævientis,
Ille immane sonans minatur arcus?
Canto. Nam quid ego illa pertimescam,
Quibus me juvet interiisse, tela?
Quem Cupidineæ nocentiores
Premunt ossibus intimis sagittæ,
Et nocentius omnibus venenum,
Quo velut Tityi jecur renascens,
Sic semper pereo ut perire possim.

A JACQUES DE LA GUESLE, PROCUREUR GÉNÉRAL

La Guesle, toi que l'envie même reconnait
Pour le prince de la jeunesse érudite,
Tu demandes avec anxiété comment se porte
Et ce que fait ton Bonnefons?
— Je me plais à la poésie, où le tendre Catulle
Se plaisait, et ce rival du tendre Catulle,
Pline, et ce Calvus (1)
Qui, dans les poésies de ton Bonnefons,

(1) Le poëte Calvus est nommé dans Horace. *Sermon.* I, Sat. X, v. 19.

Te plaisait moins par l'esprit et le charme
Que par la joyeuse malice.
Oui, j'éprouve tantôt je ne sais quelle douceur
Quand les yeux riants de ma bien-aimée
S'élèvent au ciel avec mes chants gracieux;
Tantôt j'aime à les voir furieux
Se contracter sous un cruel ïambe.
— Quoi! me dis-tu, chanter Vénus et les Ris,
Quand Phébus toujours courroucé
Te menace de son arc implacable et sonore?
— Oui, je chante; et pourquoi craindrais-je
Ces traits sous lesquels je voudrais mourir?
Moi que l'Amour plus cruel
Pénètre jusqu'au fond du cœur, de ses flèches
Trempées dans les plus mortels poisons;
Moi qui, pareil au foie renaissant de Titye,
Péris chaque jour, comment pourrais-je périr
encore?

II

AD ANTONIUM COTELLUM, SENATOREM PARISIENSEM (1)

Nam quid dissimulem? Illa me, Cotelle,
Nympharum domina, illa Pancharilla,

(1) La bien-aimée de Jodelle se nommait Catherine Cotel. Était-ce une parente d'Antoine?

Prima militiæ hujus insolentem,
Et Cupidineæ rudem palæstræ
Cepit flammeolis suis ocellis,
Vinxit aureolis suis capillis.
Ut vidi, furor et malignus error,
Me mi surpuit : ille me genarum,
Fulgor lubricus, ille Pancharillæ
Pudor virgineo natans in ore :
Risus ille decens, et ille candor,
Fuci nescius, ille me vetusti
Splendor sanguinis, illa liberalis
Indoles animi, illa mens senilis
Ætate in tenera tenorque constans,
Ille corporis elegantioris
Cultus simplicior, et illa vultus
Majestas placida et serenus ardor,
Ille frontis honos patentis, ille
Me supercilii nigellus arcus,
Dentiumque duplex eburnus ordo,
Et menti bifidi decor venustus,
Spira illa auriculæ rotundioris :
Illa blæsula, mollicella verba,
Illa me capitis nitens columna,
Emendatior omnibus columnis,
Castigatior omnibus figuris :
Illæ marmore purius nitentes
Papillæ teretes, suas Diana,
Et quas esse suas velit Dione,
Obstrinxere sibi arctiore vinclo.
Illo carcere pectoris reposti,
Illis me pedicis profundi amoris

Æternum sibi Pancharilla vinxit.
O custodia carceris benigni!
O dulces pedicæ, o beata vincla!

Oui, Binet, je le confesse (1),
Ceste mortelle Deesse,
Ceste seconde Cypris,
Ceste Charlotte m'a pris :
Tout soudain que je l'avise,
Mon ame est soudain surprise
Et se sent en mille nœuds,
Lier dans ses beaux cheveux.
Binet, cette belle face,
Qui roses et lis efface,
Ceste naïve blancheur,
Ce maintien plein de douceur,
Ceste beauté non parée,
Ceste façon assurée,
Ceste douce majesté,
Ce riz plein de chasteté,
Ces belles joues rozines,
Et ces lèvres ambrozines,

(1) Nous avons vu que Gilles Durant *imite* les vers de Bonnefons. Aussi ne se gêne-t-il pas pour transformer Pancharis en Charlotte et pour adresser les vers faits pour Antoine Cotel, à son ami Claude Binet, avocat, né à Beauvais, et qui, lié avec Ronsard, dont il raconta la vie, a laissé quelques vers doux et gracieux.

Ceste honteuse vertu
Dont son front est revestu,
Ces deux petits arcs d'ebeine,
Ceste gorge blanche et pleine,
Ce pillier rond et menu,
Dont son chef est soustenu,
Ceste neige non foulée,
Si uniment égalée,
Sur deux tertres jumelets,
Et ces boutons verdelets,
Dont Diane est désireuse,
Dont Vénus est amoureuse,
Ce cœur déjà meurissant
Dedans un sein fleurissant,
Ces paroles attrayantes,
Ces œillades foudroyantes,
Et cent mille autres beautez,
Cent mille divinitez,
Sont les liens, dont ma vie
Fut doucement asservie.
O! doux liens amoureux,
Que vous me rendez heureux!

III

Nympha bellula, Nympha mollicella,
Cujus in roseis latent labellis
Meæ deliciæ, meæ salutes :
Nympha quæ Veneres, venusta tota,

Omnes omnibus una surpuisti,
Amabo, mihi basium propina,
Quo tandem meus acquiescat ardor.
Ah! ne basiolum mihi propina,
Nam contra magis excitatur ardor;
Sed mi suge animam halitu suavi,
Dum nil quicquam animæ mihi supersit.
Ah! ne mi animam, puella, suge;
Namque exors animæ, quid ipse tandem,
Quid sim vana nisi futurus umbra,
Et errans Stygiis imago ripis?
Infaustis nimis, ah! nimisque ripis,
Quæ nullam venerem et suavitatem,
Nullas delicias jocosque norunt.
Imo tu mi animam, puella, suge,
Suge, dum mi animæ nihil supersit,
Dumque molliculi comes Catulli,
Dumque molliculi comes Tibulli,
Eam pallidulas et ipse ad umbras
Et errem Stygiis imago ripis.
Tum vicissim ego, Pancharilla, sugam
Tuæ florem animæ suaveolentis;
Dum nil quicquam animæ tibi supersit,
Dumque Lesbiolæ Catullianæ,
Dum comes Nemesis Tibullianæ,
Eas pallidulas et ipsa ad umbras,
Et erres Stygiis imago ripis.
Namque illic etiam suos amores
Exercere piæ feruntur umbræ,
Et illic Nemesim suam Tibullus,
Et illic quoque Lesbiam Catullus

4

Fertur pallidulo ore suaviari.
Sic illic, mea Pancharilla, tete
Pallens pallidulam suaviabor,
Illi ut primi etiam duces amoris
Palma jam veteri superbientes,
Et se a me fateantur et stupescant
Victos multivola osculatione.

Sus, ma belle Nymphelotte,
Ma Nymphelotte Charlotte,
Qui tiens mon bien et mon heur
Enserrez sous la douceur
De ta bouchette rozine,
Nymphe qui, toute divine,
As ravi de tous costez
Les plus mignardes beautez,
De grace, ma Nymphelotte,
De grace, Nymphe bellotte,
Viens-t'en me baiser, afin
Que mon ardeur prenne fin.
Mais non, belle Nymphelotte,
Non, Nymphelotte bellotte,
Non, non, ne me baise point,
Car cette ardeur qui m'époint
S'embrazeroit davantage
Et redoubleroit sa rage;
Mais, d'un doux ravissement,
Respirante doucement,

Viens-t'en me suçer mon asme
Tant que je n'aye plus d'ame (1).
Ha! ne me la suçe pas,
Car n'ayant plus d'ame, hélas!
Que serois-je? qu'ombre vaine
Me proumenant par la plaine
Des rivages Stygieux,
Rivages mal gracieux,
Où la douce Cythérée
Des ombres n'est honorée,
Où les plaisirs de Vénus
Sont cachez et incognus.
Mais si; suçe moi mon asme,
Tant que je n'aye plus d'ame,
Et que je m'en aille aux champs
Des rivages blémissans,
Avec le mignard Catulle,
Avec le mignard Tibulle,
Me proumenant quant et eux
Sous les myrthes amoureux.
Et lors, belle Nymphelotte,
Et lors, ma Nymphe bellotte,
A mon tour je suçerai,
A mon tour j'effleurerai,
Tous tes esprits et ton asme;
Tant que tu n'aye plus d'ame,

(1) Durant fait rimer *Asme*, venant de Ἄσθμα, avec *Ame*, venant de *Anima :* deux mots ayant la même prononciation, mais différents d'origine et de sens.

Et que tu t'en aille aux champs
Des rivages blémissans,
Où tu tiendras compagnie
A Némésis et Lesbie,
Sous les myrthes ombrageux
Des rivages Stygieux :
Car, en ces demeures sombres,
On dit que les saintes ombres
N'oublient jamais là-bas
Les Cythériens ébats,
Que d'une bouche blêmie,
Catulle y baise sa mie,
Et Tibulle pallissant
La sienne y va caressant.
  Ainsi là, ma Nymphelotte,
Ma Nymphelotte Charlotte,
Pallissante, pallissant,
J'irai ton ame suçant,
Si bien, belle Nymphelotte,
Si bien, ma Nymphe bellotte,
Que ces premiers amoureux
Du viel laurier glorieux,
Nous voyans, couple meilleure,
Entre-baiser à toute heure,
Vaincus se confesseront
Et de nous s'étonneront.

IV

Dic, Acus, mihi, quid meæ puellæ
Illa candidula, illa delicata
Albis candidior manus ligustris;
Quid læves digiti tenellulique
Tantum commeruisse vel patrasse
Possunt, ut toties et hos et illam
Configas stimulo ferociente!
Ah! ne molliculas manus, inepta,
Ne læves digitos et immerentes,
At pectus stimulo acriore punge,
Pectus durius omnibus lapillis,
Durius scopulisque rupibusque.
Hic stylum altius altiusque fige,
Hic acuminis experire vires.
Quod si mollieris meam puellam,
Dii, quantam hinc referes superba laudem!
Hac te cuspide vulnerasse pectus,
Quod nullis potuit Cupido telis.

De grace, Aiguille, dis-moi,
Dis-moi, de grace, pourquoi
Tu blesse à tous coups, traîtresse,
Cette main de ma maîtresse,

Main plus blanche que le liz?
Que t'ont fait ces doigts polis,
Ces beaux doigts de Pancharite?
Dis, qu'ont-ils fait qui mérite
D'être ainsi piquez? Dis-moi,
Qu'ont-ils commis contre toi?
Quoi? t'ont-ils fait quelque offense
Digne de telle vengeance?
Non, non, sotte, tu ne dois
Piquer sa main ni ses doigts.
Ah! ne blesse plus, meschante,
La belle main qui m'enchante,
Ni ces petits doigts polis,
Cent fois plus blancs que le liz;
Mais sur ce cœur qui me tue
Montre si tu es pointue.
Icy, icy, fais-nous voir,
Non sur sa main, ton pouvoir.
Que si tu peux d'aventure
La blesser de ta pointure,
Et de ce cœur indompté,
Amollir la dureté,
O dieux! ô dieux! quelle gloire
D'avoir emporté victoire,
D'un cœur, que de tous ses traits
Amour n'entama jamais!

V

Quis, Barbatule, quis tuam, Catelle,
Non tibi invideat beatitatem;
Quem mulcere manu solet nitenti,
Et solet tenero sinu fovere
Illa lux animi Diana nostri!
Cui tot blanditias, tot usque et usque
Lusus ingeniosa factitare;
Quem sic deperit impotente cura
Ut sive illa domi quieta degat,
Seu foris paret ambulationem,
Unum te socium domi forisque,
Unum te comitem viæ requirat?
Et cum sese epulis paravit illa,
Tu conviva Deæ advocaris usque;
Tum dapes tibi delicatiores
Hinc et inde legit, tibique lectas
Blanda porrigit et ministrat uni.
Mox ubi est epulis fames adempta,
Novis deliciis beare certat.
Nunc te lacteolæ inserit papillæ,
Nunc humentibus admovet labellis,
Et tot prodiga basiationes
Uni nectareo propinat ore,
Quot nec Lesbiolam suam poposcit,
Vates multivolus Catullus ille,
Catullus pater osculationum.

Quid beatius, o tener Catelle,
Quid his amplius expetisse possis;
Avarus licet improbusque voti?
At beatius ampliusque quiddam,
Dat Diana tibi, dat illa quiddam
Quod sperare licet Diis nec ipsis.
Adsciscit socium thori Diana,
Et te virgineo locat cubili.
Felix o nimis et nimis Catelle,
Amate usque adeo meæ puellæ,
Quis, Barbatule, quis, Catelle, tantas
Non tibi invideat beatitates,
Queis sperare nefas beatiores?

Gentil petit Barbichon,
Petit mignard Guenuchon,
Qui ne porteroit envie
Au sort heureux de ta vie?
Toi, Barbichon, que Catin
Tient toujours soir et matin,
Toi, à qui elle se joue,
Toi que douce elle amadoue,
Toi, que dans son sein caché,
Elle tient toujours couché,
Toi, que d'une main polie
Elle mignarde et manie,
Toi que tant elle chérist
D'un soin dont elle périst?

Aussi, soit qu'elle repose,
Ou qu'elle face autre chose,
Soit qu'elle sorte dehors,
Pour l'accompaigner tu sors,
Et n'a Catin pour tout faire
Compagnon plus ordinaire
Que toi, petit Barbichon,
Que toi, petit Guenuchon.
En dînant elle t'appelle
Pour banqueter avec elle,
De-çà, de-là, choisissant,
Quelque metz appétissant,
Que d'une main blandissante
A toi seul elle présente.
Et puis, après le repas,
En mille sortes d'ébats,
En mille façons exquises,
De nouvelles mignardises,
En mille traits amoureux,
Elle te rend bien-heureux.
Or sur sa blanche mammelle,
Sur sa mammelle gemelle,
Dedans son sein potelé
Elle te serre accolé.
Or pour changer de caresse,
Sur sa bouche baiseresse,
Prodigue de sa beauté,
Elle te tient arrêté,
Et tant de baisers te donne
Que ce baiseur de Véronne,
Catulle, enfant de Cypris,

Qui, mignard, nous a appris
De baiser l'art amiable :
Ce baiseur insatiable,
S'il avoit baisé autant
Ne seroit que trop content.
  Dy, Barbichon, je te prie,
Guenuchon, je te supplie,
Que sçaurois-tu désirer,
Que pourrois-tu espérer,
De sa faveur davantage,
Que jouir de son visage,
Que jouir de son tetin?
Toutes-fois cette Catin
D'une grace plus exquise
Encore te favorise,
Et, libérale envers toi,
Te permet je ne sçai quoi,
Dont les Dieux grands de puissance
N'osent avoir espérance :
Elle t'ageance la nuit,
Mignardement sur son lit,
Et dedans sa chaste couche,
Quand et soy elle te couche.
  O trop heureux Barbichon,
O trop heureux Guenuchon,
Trop heureux, que ma maîtresse
Chérit tant et tant caresse!
Gentil petit Barbichon,
Petit mignard Guenuchon,
Qui ne porteroit envie,
Au sort heureux de ta vie?

Qui ne seroit envieux
D'un heur si délicieux?

VI

O Dens improbe, dire, ter sceleste,
O Dens sacerrime, Dens inauspicate,
Tun' tantum scelus ausus ut papillas,
Illas Pancharidis meæ papillas,
Quas Venus veneratur et Cupido,
Feris morsibus ipse vulnerares!
Nec tecum reputas, miselle, quanti
In te numinis excitaris iras?
Qui dum Pancharidem meam lacessis,
Omnes et Veneres, Jocos, Amores,
Et quantum est Charitum simul lacessis.
At tu hoc pro scelere impioque facto,
Ne mi irascere, blanda Pancharilla;
Namque testor ego tuos ocellos,
Amo quos ego plus meis ocellis;
Et testor Veneris tuumque numen,
Quo majus mihi sanctiusque nullum,
Non has lædere mens fuit papillas,
Non has mens mihi, Diva, vulnerare.
Verum ut se exeruit mihi superbus
Tuarum ille decor papillularum,
Et has impulit ardor osculari,
Ipse ardentius æstuans furensque,

Compressi has nimium atque vellicavi.
Hoc meum scelus, impiumque factum est,
Pro quo mille adeo subire pœnas,
Pro quo mille velim subire cædes ;
Si tantum scelus impiumque factum,
Ulla unquam queat expiare pœna,
Ulla unquam queat expiare cædes.
At ne hoc pro scelere impioque facto,
Ne mi irascere, blanda Pancharilla,
Ne mi irascere, cui superba forma
Peccandi imposuit necessitatem

Meschante dent malheureuse,
Dent trois fois mal-encontreuse,
Comment! méchante, as-tu fait
Si traître et lâche forfait,
Que d'avoir d'une blessure,
Que d'avoir d'une morsure,
Offencé ce beau tetin,
Ce beau tetin de Catin,
Tetin qu'Amour et sa mère
Chérit, respecte et révère;
Tetin, que sans s'émouvoir,
Nul des Dieux n'oseroit voir?
Penses-tu point, malheureuse,
Meschante et mal-encontreuse,
De quelle divinité,
L'ire tu as excité?

Croy qu'offensant ma maîtresse,
Misérable, tu t'adresse
A tous les Cupidonneaux,
Charites et Amoureaux.
  Toutes-fois pour cette offense,
Dont j'ai telle repentance,
Ne te fasche point, Catin,
Car j'atteste ton tetin,
J'atteste tes yeux, que j'aime
Cent fois plus que mes yeux même,
J'atteste ta Déité,
Que j'ai toujours respecté,
Et celle de Cythérée,
En tant de lieux adorée,
Croy, si je t'ai offensé,
Que je n'y ay pas pensé;
Je n'ay pas pensé, j'en jure,
Te faire une telle injure.
Mais si tost qu'à découvert
Je vy ce beau sein ouvert,
Et ceste blancheur marbrine
Qui s'enfle sur ta poitrine,
M'hazardant de la baiser,
Une ardeur vint m'embrazer
Qui, se trouvant la plus forte,
Me la feit baiser en sorte,
Que j'y laissay, de malheur,
Les marques de ma chaleur.
  C'est moi qui ay fait ce crime,
Pour lequel, las! je m'estime,
Digne d'un cruel tourment,

Et de la mort mêmement,
Si une si grande offense,
Pouvoit par la pénitence
D'une mort, ou d'un tourment,
S'expier entièrement.
Toutesfois pour ceste offense,
Dont j'ai telle repentance,
Ne te fache point, Catin,
Puis-que c'est de ton tetin
La beauté non ordinaire
Qui m'a forcé de forfaire.

VII

Quo mi sic animus repente fugit?
Fugit, quod reor, ad meam puellam,
Ad illa aurea vincla convolavit.
Ah! quo in exitium ruis, miselle?
Hi quos aureolos putas capillos,
Quæ tibi aureolæ comæ videntur,
Non sunt aureolæ comæ, aut capilli,
Sed sunt vincula, compedes, catenæ :
Sed sunt retia nexilesque casses,
Quibus si semel occupatus hæres,
Peribis, moneo, ah! miser, peribis;
Nec ad me poteris, miser, redire.

Usque ab unguiculis meam pererres,
Totam denique Pancharin retractes,
Illius licet ebrius lepore
Incubes oculis, labris, papillis,
Verum cautius invola capillis.
Nam prædico iterumque tertiumque :
His si retibus occuperis unquam,
Peribis, miser, ah! miser, peribis,
Nec ad me poteris, miser, redire.

Où fuit si vite mon ame?
Va-t'elle point veoir ma dame?
Elle y va, comme je croy;
Elle va voir ces deux tresses
D'où dépendent mes détresses,
Hé! mon ame, arrête-toi!
Las! où vas-tu, malheureuse,
Où fuis-tu, mal-encontreuse,
Où t'en voles-tu si fort?
Ha! tu cours à ta ruine;
Car en sa tresse divine
Tu y trouveras ta mort.
Ce que tu prends pour des tresses,
Ce sont rets, liens et lesses,
Où enfin tu périras,
Et où étant en-retée,
Vers moi, si bien arrestée,
Jamais ne retourneras.
Va t'en veoir ma Pancharite,
Et à ton aise visite

Son front, ses yeux, son menton,
Ses belles joues rosines,
Ses deux lèvres ambrosines
Son col, son sein, son teton.
  Du haut en bas, à ton aise,
Mille fois baise et rebaise,
Ce qui y est de plus beau :
Mais aux cheveux, plus accorte,
Pren bien garde et fais en sorte
Qu'ils ne soient point ton tombeau.
  Car je t'en advertis ores,
Trois et quatre fois encores,
Qu'enfin tu y périras,
Et qu'y étant en-retée,
Vers moi, si bien arrestée,
Jamais ne retourneras.

VIII

AD MATTHIAM BRUERIUM, PROPRÆTOREM PARISIENSEM

Quid tu me indomitum, Brueri, compescere Amorem,
Ardoremque animi dissimulare jubes?
Hei mihi, difficile est animum tractare furentem,
Difficile urentes occuluisse faces.

Ecquid ego intuear lentus formosa puellæ
Lumina, flammeolis irrequieta notis?
Intuear niveo turgentes orbe papillas,
Aureolasque comas, marmoreosque sinus:
Nec liceat libare sinus, teretesque papillas,
Nec liceat cupido figere dente genas?
Non oculis ausim, non oscula ferre capillis,
Oscula vel regnis anteferenda mihi.
Ah! pereat qui sic moderari pectoris æstus,
Ah! pereat qui sic lentus amare potest.
Excubet inde licet duræ custodia matris,
Excubet inde viri suspiciosa fides.
Garriat hinc vulgus tacitoque immurmuret ore,
Et toto fiam fabula nota foro.
Nec duras matrum excubias, vel torva mariti
Lumina, nec vulgi murmura vana moror.
Sint fora, templa, viæ, portus, populosa theatra,
Et sint ardoris conscia rura mei.
Sic vixere patres, rexit quos aurea Virgo,
Et quos falciferi sceptra beata senis.
Errabant mixti nudis per rura puellis,
Et suus hærebat cuique perennis amans.
Longos alloquiis soliti producere soles,
Mille et blanditias, mille ciere jocos.
Gaudia ducebant nullo intercepta pavore,
Gaudia quæ Cyprio tota liquore madent.
Dissimulent simulentque alii, et pro tempore fingant:
Hæc me libertas vitaque avita juvat.

Nam quid nos casto velum obtexamus Amori?
Proh Venus! an scelus est numen amare tuum?
Nec Dii ergo sceleris, sceleris nec Juppiter expers,
Denique pars cœli crimine nulla vacat.
Quis Phœbi Chionem, quis Bacchi Gnosida nescit?
Quis falsi raptus per freta longa bovis?
Cui vel olorini non cognita furta Tonantis,
Aut ducta Herculea mollia pensa manu?
Vivamus, mea Lux, Divumque exempla sequamur:
Ire juvet quo nos œstus amoris agit.
Si scelus hoc, peccem Divis auctoribus ultro,
Nec me pœniteat criminis esse reum.

A MATHIAS DE LA BRUYÈRE, LIEUTENANT AU CHATELET DE PARIS (1)

Quoi! La Bruyère, tu veux que j'enchaîne mon Amour indompté,
Que je dissimule les feux de mon cœur?

(1) Mathias de la Bruyère était fils de Mathieu de la Bruyère, apothicaire à Paris. Tous deux entrèrent des premiers dans la Ligue et firent partie des Seize. Mathias, qui était lieutenant particulier au Châtelet, usurpa les fonctions de lieutenant civil. Après la réduction de Paris par Henri IV, ils fu-

Hélas! qu'il est difficile de conduire une ame éperdue
Et de cacher une torche brûlante!
Puis-je voir sans émoi les beaux yeux d'une jeune fille
Allumés de flammes inquiètes?
Voir sa gorge aux globes de neige,
Et ses cheveux dorés, et son sein de marbre,
Et ne pouvoir baiser ce sein, cette gorge polie,
Ni, d'une dent avide, mordiller ces joues?
Je n'oserais donner à ces yeux, à cette chevelure, des baisers
Préférables pour moi à un royaume?
Ah! malheur à qui peut modérer ainsi les feux de son cœur;
Malheur à qui peut si froidement aimer!
Qu'une mère implacable veille sans relâche,
Qu'un mari soupçonneux soit en sentinelle;
Que le voisinage en plaisante et jase tout bas,
Que je devienne la fable de la ville:
Ni la surveillance maternelle, ni les yeux irrités du mari,
Ni les propos des oisifs, rien ne m'arrête!

rent exilés et se réfugièrent d'abord à Anvers, où le père composa un Rozaire de la Très-Heureuse Vierge Marie, avec figures sur cuivre, chez Beller, 1603, in-12. Il s'enfuit ensuite à Naples, où on l'accuse d'avoir fomenté des conspirations contre Henri IV. L'auteur des *Caractères* était leur descendant.

Que les temples, les marchés, les rues, les théâtres populeux
Et les campagnes même soient les témoins de mes feux.
Ainsi vécurent nos pères, sous le sceptre d'or d'Astrée
Et sous le règne heureux du vieux Saturne.
Ils erraient par les champs, avec les Vierges nues,
Et chacune aimait pour toujours un seul amant.
Ils prolongeaient les journées par leurs doux entretiens,
Leurs mille caresses et leurs mille jeux.
Ils savouraient des joies que n'interrompait nulle crainte,
Des joies qu'arrosait sans fin la liqueur de Cypris.
Que d'autres simulent, dissimulent et se masquent pour un temps :
J'aime la liberté, la vie de nos ayeux.
Pourquoi tisser un voile au chaste Amour?
O Vénus! est-ce un crime d'adorer ta divinité?
Les Dieux seraient donc criminels, criminel Jupiter même,
Et le ciel entier serait infecté de crimes?
Qui ne sait les amours de Phébus à Chio, de Bacchus à Chypre?
Et Jupiter-taureau enlevant Europe sur les flots,

Ou séduisant Léda, sous l'image d'un cygne;
Et la forte main d'Hercule filant de légers fuseaux?
Vivons, ô ma Lumière! Prenons exemple sur les Dieux;
Allons gaîment où le feu d'Amour nous guide.
Si c'est un crime, j'aurai les Dieux pour modèles
Et ne me repentirai pas d'avoir commis le même forfait.

IX

Amabo, mea Lux, mei Lepores,
Meum Melliculum, mei Furores,
Hos meique animi, meique cordis,
Sine exosculer illices ocellos;
Sine exosculer aureos et illos,
Quos Apollinis aureisque Bacchi
Ausim crinibus anteferre crines.
Quid tu ingrata nimis, nimisque dura,
Id tu præmioli tuo poetæ,
Id solatioli negas amanti?
An mi delicias facis jocosa?
Quodque plus cupis, hoc negas roganti,
Invita, ut videare mi dedisse?
Invitam licet ergo te prehendam,

Et collo injiciam manus, et ora
Conseram oribus, et labella labris;
Et neges licet usque pernegesque,
Lucterisque mihi, et mihi mineris,
Usque ad basia mille basiabo.
Tum me morsibus hinc et inde figas,
Et os unguibus hinc et inde vellas,
Nec morsus metuam unguiumve sulcos;
Quin quanto altius unguibus notaris,
Quanto fixeris acriore morsu,
Tanto basia pressiora figam,
Tanto et ipse premam arctiore nexu.
O mellitula prælia! o suaves
Dentium mihi morsicationes!
Vis, o Panchari, me beare? Semper
Mihi basia pernega roganti,
Semper ut rapiam fruarque raptis (1).

Ma folastre Nymphelette,
Nymphelette doucelette,
Toute mon gentil esmoy :
Hé! de grace, laisse-moy,
Laisse, petite mauvaise,
Laisse-moy, que je les baise
Ces yeux larrons, qui m'ont pris

(1) C'est une paraphrase du *doux Nenny* de Clément Marot.

Le cœur, l'ame, et les esprits,
Ces petits yeux que j'adore.
Laisse que je baise encore
Ces beaux cheveux blondissans,
Plus dorez, plus jaunissans,
Que n'est la perruque blonde
Du Dieu qui reluit au Monde,
Cheveux qui rendroient vaincuz
Les cheveux d'or de Bacchus.
  Quoy! ma cruelle Guerrière,
Tu te tires en arrière?
Quoy, pour un petit baiser,
Me voudrois-tu refuser?
Voudrois-tu bien m'esconduire?
Moy, qui fais ton nom reluire
Et voler par l'univers
Sur les ailes de mes vers;
Moy, qui t'ay toute ma vie
Si fidellement servie,
Mon amour plein de ferveur
Vaut-il point ceste faveur?
  Ha! ma folastre Guerrière,
C'est pour te donner carrière :
Tu te défens un petit,
Pour me mettre en appetit.
Non, non, je voy bien, finette,
A ta mine sadinette,
Que ton cœur est engagé
Au même desir que j'ay :
Tu n'en as pas moins d'envie,
Mais tu veux estre ravie,

Tu veux qu'en me refusant
Je t'aille à force baisant.
  He! bien, petite friande,
C'est tout ce que je demande :
Tu veux qu'on te force ainsi,
Cela me plaist bien aussi.
Çà, çà donc, que je t'empoigne,
Çà, qu'à ce beau col je joigne
Mes bras, afin d'essayer
Si je me pourray payer.
  Or sus je te tiens, mauvaise,
Il faut qu'à ce coup je baise
Ces beaux cheveux de fin or,
Et ces petits yeux encor;
Il faut qu'à ce coup je bouche
De mille baisers ta bouche;
Il faut cueillir les œillets
De ces couraux vermeillets.
Tu as beau les doigts me tordre,
M'esgrafiner, et me mordre
Le front, la joue, et les bras,
Fais du pis que tu pourras;
Je ne crains point tes morsures,
Je ne crains point les blesseures
De ton ongle ou de ta dent;
Mais plus tu m'iras mordant,
Tant plus ta main animée
Rendra ma chair entamée,
Plus fort je te serreray,
Plus fort je te baiseray.
O guerres délicieuses!

O morsures gracieuses!
O doux baisers refusez,
Hélas! que vous me plaisez!
Veux-tu, belle Nymphelette,
Nymphelette doucelette :
Me combler d'aise? Tousjours
Fay moy de semblables tours :
Veux-tu bienheureux me rendre?
Jamais ne te laisse prendre
Un baiser sans coup férir :
J'ayme mieux le conquérir.

X

Salve, melque meum atque amaritudo,
Otiumque meum, negotiumque;
Meus Phosphorus Hesperusque, salve!
Salve, luxque mea et meæ tenebræ,
Salve, errorque meus meusque portus.
Salve, spesque mea et mei pavores.
Salve, nilque meum, meumque totum!
Sed quid pluribus? O ter ampliusque,
Tota Pancharis Acharisque, salve!

Salut, mon miel et mon amertume,
Mon repos et mon travail,

Mon étoile du matin et mon étoile du soir,
salut!
Salut, mon jour et mes ténèbres;
Salut, mon écueil et mon port;
Salut, mon espoir et ma crainte;
Salut, mon rien; salut, mon tout!
Que dire de plus? O trois et quatre fois
Salut, toute ma Grace et toute ma Disgrace!

XI

Da, mi ocellule, da tenelle mi flos,
Da, Columba mea atque Turturilla,
Tot incendia cordis æstuantis
Compescam tepido imbre basiorum :
Da, rore humiduli tui labelli
Rigem pectoris igneum furorem.
O heu! quid volui? Heu, puella, parce,
Et hæc flammea submove labella,
Queis auges animæ furentis æstus,
Et torres magis et magis peruris,
Ut plane misero nihil supersit
Quam mox in tenues eam favillas.
Ah! quid flammea submoves labella?
Osque ab ore meo repente vellis ?
Profer flammea, profer hæc labella,
Et torre assiduo igne basiorum.
Istis me juvat ignibus perire,

Œtæo veluti rogo probatus,
Hinc cœlum novus Hercules revisam.

Donne, mon œillet, donne, ma tendre fleur,
Ma Colombe, ma Tourterelle, donne-moi
Toutes les flammes de ton cœur brûlant,
Que je les apaise sous la tiède pluie de mes
baisers!
Donne-moi la rosée de tes lèvres humides,
Que j'y calme le feu qui dévore ma poitrine.
Qu'ai-je dit? Oh! pitié, ma charmante.
Écarte ces lèvres de flamme :
Elles redoublent les fureurs de mon âme
embrasée;
Elles me brûlent; elles me consument,
Et bientôt, misérable, je n'ai plus
Qu'à m'envoler en étincelles légères.
Ah! pourquoi reculer tes lèvres de flamme?
Pourquoi soudain retirer ta bouche de ma
bouche?
Donne! donne encore ces lèvres enflammées.
Brûle-moi sans fin du feu de tes baisers.
Je veux mourir de leur flamme; je veux,
Comme le héros purifié dans le bûcher du
mont Œta,
Nouvel Hercule, remonter au ciel.

XII

Cum sis mellea tota, tota suavis,
Ut mellita magis nec ipsa mella,
Nec sit suavior ipsa suavitudo;
Qui tot spicula delibuta felle
Evibras oculis, tuisque labris
Tantam amaritiem mihi propinas?
Rursus tu quoque, Pancharilla, tota
Cum sis fellea, sis amara tota,
Mage ut fellea sint nec ipsa fella,
Non amarior ipsa amaritudo :
Qui tam dulcia mella basiorum,
Tam dulcem ambrosiam mihi labella
Propinant tua? qui tuis ocellis
In me spicula tam benigna vibras?
An vis ista tui est, Puella, ocelli?
An vis ista tui est, Puella, labri?
Ut me felle beent suaviore,
Ut me melle necent amariore.
O amarities nimis suavis!
O amara nimis suavitudo!

Puisque tu es tout miel, toute suavité;
Plus mielleuse que le miel même,
Plus suave que la suavité;
Pourquoi ces traits enfiellés
Que dardent tes yeux? Pourquoi tes lèvres

/le versent-elles tant d'amertume?
Et encore toi, ma Pancharilla, puisque tu es
'out enfiellée, tout amère,
'lus enfiellée que le fiel même,
'lus amère que l'amertume;
'ourquoi de tes baisers un si doux miel,
)e tes lèvres une si douce ambroisie
)écoulent-ils? Pourquoi tes yeux
/le lancent-ils tant d'aimables rayons?
Ce pouvoir, ô jeune fille, vient-il de tes yeux?
:e pouvoir vient-il de tes lèvres,
)ui m'arrosent du fiel le plus suave,
)ui me tuent du miel le plus amer?
) trop douce amertume!
) trop amère suavité!

XIII

Ergo, floscule, tu meæ Puellæ
Hoc florente sinu usque conquiesces?
Ergo tu Dominæ meæ papillis
Beatus nimis insidebis usque?
O si, floscule, mi tua liceret
Ista sorte frui, et meæ puellæ
Incubare sinu, atque desidere
Hos inter globulos papillularum,
Non sic lentus inersque conquiescam,
Non sic insideam otiosus usque;

Sed toto spatio inquietus errem
Et feram sinui, feramque collo
Mille basia, mille et huic et illi
Impingam globulo osculationes.
Nec mihi satis hæc putes futura;
Namque et discere curiosus optem
Quid discriminis inter hunc et illum:
Et quantus tumor hujus illiusque;
Quantum albedine præstet hic vel ille;
Quantum duritie hic vel ille vincat;
Sinisterne globus, globusne dexter
Figura placeat rotundiore;
An dexter globus, an globus sinister
Papilla rubeat rubentiore.
Explorem quoque quo beata ducat
Illa semita quæ globos gemellos
Sic discriminat, et subesse clamat
Mellitum magis elegansque quiddam.
Indagem quoque quicquid est latentis.
Et labar tacitus ferarque sensim
Usque Cypridis ad beata regna.
At mi Pancharidis meæ papillas
Nec summo licet ore suaviari,
Nec levi licet attigisse palma,
O sortem nimis asperam atque iniquam!
Tantillum illa negat mihi petenti,
Tantillum illa negat mihi scienti,
Quæ tantum huic tribuit nec id petenti,
Quæ tantum huic tribuit nec id scienti.

L'ŒILLET

Doncques, bien-heureux Œillet,
Doncques, œillet vermeillet,
Tu jouiras, sans mérite,
Du sein de ma Pancharite?
Doncques, petit fleureton,
Tu baiseras son teton;
Doncques en toute assurance,
Tu y feras résidance?
O! si je pouvois, Œillet,
Jouir de ce sein douillet,
Et y faire ma demeure,
Je ne voudrois, je t'asseure,
M'y tenir, ainsi que toy,
Toujours oisif à requoy;
Mais, d'une humeur plus gaillarde,
D'une humeur plus frétillarde,
Sans m'y tenir arresté,
J'iroy de chaque costé,
Ores baisant sa poitrine,
Tantost sa gorge albatrine,
Ores tastant son teton,
Tantost suçant son bouton.
Et puis, je voudrois apprendre,
Si je le pouvois comprendre,
De combien différeroit
Le gauche teton du droit;
Lequel auroit la charnure
Plus délicate, ou plus dure;

Lequel seroit plus enflé,
Plus blanc, ou plus potelé;
Si la senestre mammelle
Auroit la rondeur plus belle,
Ou si le dextre teton
Auroit plus rouge bouton.
Je mettrois encore peine,
De découvrir où nous meine
Ce petit sentier heureux,
Qui les sépare tous deux,
Sentier qui donne espérance,
De quelque lieu de plaisance.
Par ce beau sentier glissant,
Je me viendrois abaissant
Jusqu'au lieu où Cythérée
Des amants est adorée.
Mais quoy! je n'ose toucher,
Je n'ose, hélas, approcher
Ny du doigt, ny de la bouche,
Le sein de cette farouche.
O œillet par trop heureux!
O sort par trop rigoureux!
Une fleur non désireuse,
Jouit d'un heur bien-heureuse.
Qu'elle ne mérite pas,
Et cette cruelle, hélas!
Cette ingrate Pancharite,
A moi, qui mieux le mérite,
A moi, qui le voudroy bien,
Fait refus d'un si grand bien.

XIV

I, cor, ocyus ad meam puellam;
Dic ut me coquit ardor insuetus;
Dic ut mille premunt amaritates;
Dic ut imbre mihi perenniore
Madent lumina; dic ut ipse vitam
Hic traho anxius inquiesque curis.
Sed inter tamen has amaritates,
Has inter lacrymas et inter ignes,
Si tantum meminit puella nostri,
Dic me vivere vel nimis beatum.

Sus va tost, mon pauvre cœur,
Va tost vers cette cruelle
Et lui dis de quelle ardeur
Je brule pour l'amour d'elle.
Dy-luy, comme nuit et jour
Absent d'elle je soupire,
Dy-luy que pour son amour,
Je n'ai que peine et martyre.
Dy-luy comme sans repos
Éternellement je pleure;
Dy-luy comme à tous propos
Je trépasse d'heure en heure.
Mais, entre tant de rigueurs,
Tant de peines, tant d'alarmes,

Tant de soupirs, tant d'ardeurs,
Tant de trépas, tant de larmes;
Dy-luy que si quelquefois,
Elle a de moy souvenance,
Je suis encor mille fois
Trop heureux en cette absence.

XV

Qualiter exoriens ferali crine Cometes,
In sese populorum acies convertit et ora
Undique, et insolito perculsas lumine mente
Territat : horrescunt diræ formidine cladi
Mortales, certique pavent incendia belli.
Sic se ubi Pancharidis puro jubar ore c
ruscans,
Exerit, et cœli major micat ignibus ignis
Hærent obtutu populorum lumina, et alto
Corda pavent suspensa metu bellique necisqu
Flammarumque animis trepidantibus incub
horror.

Comme un Comète naissant,
Va parmi l'air amassant
De ses tresses épandues,
Mille troupes éperdues :

Chacun épris de frayeur,
Craint sa sinistre rayeur,
Chacun le prend pour augure,
De quelque triste aventure.
Ce feu nouveau, menassant,
D'horreur les va saisissant,
Leurs ames sont effarées,
De guerres tout assurées,
Et, sous le prochain méchef,
Tremblants ils baissent le chef.
Ainsi lorsque ma maistresse,
Montre sa divine tresse,
Et de l'astre de ses yeux
Fait honte aux astres des Cieux,
Mille troupes l'environnent,
Et la regardant s'étonnent;
Chacun épris de frayeur,
Craint sa nouvelle lueur,
Et, sous ce certain augure,
Chacun effaré s'asseure
De feux, de flammes, d'ardeurs,
De guerres et de fureurs.

XVI

ic me, Neæra, contumacior spernis?
ic despicaris et fero fugis corde?
ugis superba, et vota supplicis rides?

Ridebo et ipse tete, et in vicem durus,
Te despicabor, perfida, et tuos fastus
Fastu retundam. Jamque tu mihi longum
Vale, Neæra, indigna cantibus nostris,
Indigna Musis. Marsias tibi semper
Tuos habeto, teque Marsiæ semper,
Gens inficeta, plena ruris, insulsa,
Aversa Musis. Rursus o mihi rursus,
Vale, Neæra, dedecus puellarum,
Urbisque probrum. Nam quid ipsa me spernis,
Quid despicaris, quem Turilla formosa,
Turilla blanda, flos Turilla Nympharum,
Complexa sponte, vindicatque jamdudum,
Sibique poscit; quæque jam meo cantu,
Superba tollit arduum caput cœlo,
Et se Corynnis seque Lesbiis confert?
At tu, Neæra, quam tuam vicem quondam
Tacita dolebis! et tuum argues fastum!
Quam me requires et vocabis incassum!

Ainsi donc, farouche Néère, tu me dédaignes,
Tu me méprises; tu me fuis d'un cœur sauvage.
Tu me fuis, orgueilleuse, et te ris de mes vœux suppliants!
Mais je rirai de toi, et, cruel à mon tour,
Je te mépriserai, perfide; et mon orgueil
Réprimera le tien. Va! je te dis pour toujours

Adieu, Néère, indigne de mes vers,
Indigne des Muses. Garde à jamais tes Marsyas,
Et que les Marsyas à jamais te possèdent,
Cette race disgraciée, rustique, stupide
Et détestée des Muses. — Encore et encore
Adieu, Néère, le déshonneur des jeunes filles,
La honte de la cité! Toi qui me dédaignes,
Sais-tu qui tu méprises? Celui que Turilla si gracieuse,
Turilla si caressante, Turilla, cette fleur des Nymphes,
Embrasse avec amour et réclame
Comme son bien : charmée de mes chansons,
Elle élève au ciel sa tête enivrée
Et se compare à Corinne ou à Lesbie.
Mais toi, Néère, que tu répandras en secret
De larmes sur toi-même! Que tu regretteras ton orgueil!
Que de fois tu m'appelleras, moi qui ne répondrai plus!

XVII

Quo sic, Diva, fugis? quid sic deserta pererras
Avia, nec nostri, nec memor ipsa tui?
Non metuis Fauni ne, dum incomitata vagaris,
Injiciant rapidas in tua colla manus?

Hos tu, Diva, tuis longe complexibus arce,
Nec patere ingenuis oscula ferre genis.
Nec vero sic te oblitam nostrique tuique,
Crediderim, licet est suspiciosus Amor,
Ut quibus effœtos artus depasta senecta est,
Queis vires penitus diriguere gelu,
Et denso vestita quibus præcordia villo,
Et suffusa genis hispida barba riget,
Anteferas, mea vita, mihi, cui corpore sanguis
Integer, et pingit prima juventa genas.
Quanquam adversa mihi et nimium contraria votis,
Non adeo adversam te tamen esse putem.
At vos vel manibus, Fauni, violare puellam
Parcite, delicias nec temerate meas.
Furtiva nec falce meas invadite messes :
Totus ut hujus ego, tota puella mea est.
Sed quid te deserta juvat per lustra vagari,
Totne per anfractus me, mea vita, fugis?
I, fuge per nemora et saltus, per inhospita tesqua :
Per nemora et saltus, per quoque tesqua sequar.
Invia nulla mihi fuerit via, sive natatu
Flumina, seu cursu vis superare juga.
Nec me vel densus lapidosæ grandinis imber
Arceat, aut rapidi vis furiosa Noti.
Nec me flagranti revocarit Syrius astro,
Nec nivis æternæ terra adoperta gelu.
Nil me terruerit; quin quod Natura pavorque
Ingenitus refugit, sponte capesset Amor.

Fallor ego? haud nostros sic aversaris amores?
At tentare lubet quam mihi certa fides.
Non igitur pulsata mihi tot planctibus astra,
Non mihi tot sylvis carmina dicta tuis,
Tot suscepta mihi discrimina cæca viarum,
Tot superati æstus, tot superatæ hyemes,
Tot mihi decursæ per opaca silentia noctes,
In te sunt animi pignora certa mei?
His licuit tentasse satis. Jam parce labori
Ingrato; ingratæ, lux mea, parce fugæ.
Sed fugit, ah! ventisque preces ludibria mandat:
O nimium sortis aspera fata meæ!
Sic ego sum duræ natus servire puellæ?
Sic erit immitis semper ut angat amor?

Où fuis-tu, Déesse? Pourquoi t'égares-tu dans les déserts
Sauvages, oublieuse de moi-même et de toi?
Ne crains-tu pas que les Faunes, tandis que tu cours solitaire,
Ne t'arrêtent tout à coup dans leurs bras?
Repousse leurs embrassements, Déesse,
Et ne souffre point leurs baisers sur tes lèvres ingénues.
Non! je ne t'aurais point crue à ce point oublieuse de moi,
De toi-même, et pourtant l'Amour est soupçonneux.
Ainsi ces êtres épuisés, dont l'âge a miné les forces,

Dont les membres sont perclus et glacés,
Dont un poil épais couvre la poitrine,
Dont une barbe hideuse hérisse le menton,
Tu les préfères à moi, ma vie, à moi dont le sang
Est pur et dont la jeunesse colore les joues!
Bien que tu me sois rebelle et repousses mes vœux,
Je ne te croyais pas encore aussi rebelle.
Vous, Faunes, gardez-vous de souiller ma vierge
De vos mains, et n'attentez pas à mes délices.
C'est ma moisson; n'y portez point furtivement la faucille:
Je suis tout à ma belle, ma belle est toute à moi.
Mais toi, pourquoi vaguer par les bois déserts,
O ma vie! pourquoi me fuir à travers les rochers?
Va! fuis par les bois, les vallons, les rochers inaccessibles :
Je te poursuivrai par les bois, par les vallons, par les rochers.
Je franchirai l'infranchissable! Traverse à la nage
Les fleuves; devance les rapides attelages.
Je ne m'arrêterai ni lapidé par la grêle épaisse,
Ni fouetté par l'ouragan furieux,
Ni brûlé par les feux de l'ardent Sirius,
Ni glacé par l'hiver et la neige éternelle.
Rien ne m'entravera; ni ce que l'épouvante, ni ce que la nature

Ont d'obstacles invincibles. Tout sera vaincu par l'Amour.
Me trompé-je? Non, tu n'as pas horreur de mon amour;
Mais tu veux éprouver la fermeté de ma foi?
Ainsi les cieux émus de mes plaintes,
Les forêts qui redisent mes chansons pour toi,
Les sentiers inextricables, où j'ai fatigué mes pieds,
Les ardeurs souffertes, les hivers bravés,
Les nuits passées à te poursuivre dans l'ombre silencieuse,
Ne te sont pas des gages certains de mon cœur?
L'épreuve est assez forte. Épargne un travail
Stérile, épargne, ô ma lumière, une stérile fuite!
Mais elle court et mes prières sont le jouet du vent.
O vie amère! O sort impitoyable!
Suis-je né pour servir une farouche maîtresse?
Barbare! me livre-t-elle aux tortures sans fin de l'Amour?

XVIII

AD. CL. BINETUM

Balneolo, Claudi, tenuis qua rima patebat,
Visa est secreto nuda puella mihi.

Colla velut blandis fuerant turrita columbis,
Nec totum obruerat turbida corpus aqua.
Stabant, ut fulvo carbunculus insitus auro,
Poma tumescenti dimidiata sinu :
Sic solida illa quidem, nec ad ullos mollia tactus,
Utraque tu ut Parii marmoris esse putes.
Dixeris et puro concreta coagula lacte,
Aut primæ globulos ex Aquilone nivis.
Erumpit medio rubicunda papillula pomo,
Ut fraga e foliis vere tepente suis.
Hujus purpureus tumidum rubor inficit orbem
Et circum radios fertque refertque suos.
Hujus et ad flammas niveæ rubuere mamillæ,
Purpureoque ostro candor eburnus inest.
Parte ut lac albent, ut purpura parte rubescunt,
Sic sunt puniceis lilia mixta rosis.
Umbra sinus rosei tremulis fluitabat in undis
Ut clara opposita Delia ludit aqua.
Cætera dum studeo vigili percurrere cura,
Impulsæ Borea perstrepuere fores.
Protinus illa sinum motantibus abdidit undis,
Et secum dotes obruit amne suas.

A CLAUDE BINET (1)

Durant la chaleur plus forte,
Par la fente d'une porte
Où l'autre jour je passoy,

(1) Avocat, né à Beauvais, a écrit la vie de Ronsard et quelques vers gracieux.

Ma maîtresse j'apperçoy,
Dedans un bain toute nue :
Soudain j'arreste ma veue,
Épris d'un nouveau désir
De la veoir à mon plaisir.
La belle, au bain arrangée
Sembloit, en l'eau my-plongée,
A la mignarde Vénus,
Quand dessus les flots chenus
D'une tranquille marine
Elle monstre sa poitrine.
Je veoy sous son chef tressé,
Un col blanc et redressé,
Comme ceux des colombelles ;
Je veoy deux demy-pommelles
Qui s'enflent dessus un sein
De liz et de roses plein ;
Ces pommelles arrondies,
Si fermes et rebondies,
Sans s'ébranler ou mouvoir,
Semblent de marbre à les veoir,
Semblent d'albastre et d'yvoire ;
La grande blancheur fait croire
Que ce sont gazons de lait
Caillé, frais et nouvelet,
Ou de neige non foulée,
Sur deux coutaux égalée,
Au bout de chasque teton
Rougist un petit bouton,
Qui paroist sur sa mamelle,
Comme la fraize nouvelle

Paroist au printemps nouveau,
Sur le verdelet touffeau,
De ses feuilles nouvelettes.
L'esclat de ces fraizelettes,
De leur vif escarlatin,
Fait rougir chaque tetin:
Ainsi la blancheur unie
Du teton, semble honie,
Par l'impudente lueur
De ceste vive couleur.
De son sein l'ombre inconstante,
Dessus l'onde tremblotante,
A petits flots va nageant,
Comme dans une eau d'argent,
On veoit durant la nuit brune,
Nager la nouvelle Lune.
  Ainsi que je m'ageançoy,
Et, curieux, je pensoy
Veoir quelque chose secrette,
J'oy la porte qui craquette.
Elle, à ce bruit tout soudain,
Se plonge dedans le bain,
Et honteusement émeue,
Dedans l'eau noye ma veue.

XIX

Donec pressius incubo labellis
Et diduco avidus tuæ, puella,

Flosculos animæ suaveolentes,
Unus tum videor mihi Deorum,
Seu quid altius est beatiusve.
Mox ut te eripis, ecce ego repente
Unus qui Superum mihi videbar,
Seu quid altius est beatiusve,
Orci mi videor relatus umbris,
Seu quid inferiusve tristiusve.

Tant que couché sur ta bouche,
De mes lèvres je la bouche,
Et que, des tiennes épris,
J'effleurotte tes esprits.
Je pense estre, ma rebelle,
L'un de la troupe immortelle,
Ou s'il y a sur les Cieux
Rien plus haut ou plus heureux.
Mais sitôt que tu retire,
Pleine de couroux et d'ire,
Ces yeux dont je me paissois,
Soudain moi, qui me pensois
Te baisant, douce rebelle,
L'un de la troupe immortelle;
Ou s'il y a sur les Cieux
Rien plus haut ou plus heureux,
Eloigné de ta présence,
Tout au rebours, je me pense
Reclus au plus creux gyron
De l'infernal Acheron,

Ou s'il y a chose au monde
Et plus triste et plus profonde.

XX

Tune Pancharidis meæ labellis,
Infelix anime, ausus incubare?
Ausus sugere mella basiorum?
Ausus nectare delicatiore
Te te proluere? heu! miselle, parce :
Nam dum sugere mella, dumque nectar
Credis ebibere, ebibis venena,
Et incendia sugis et furores.
Non sentis etenim ut tuos per artus
Erret flamma furens, latensque virus
Serpat in jecur intimasque venas;
Dum tu incautior hinc et inde sugis,
Et hauris dominæ meæ labella?
Maligna, ah! dominæ nimis labella,
Quæ me tam miseris modis habetis,
Ne sævite adeo, labella bella :
Sæviistis satis atque torruistis;
Nunc restinguite flammeos calores;
Nunc disperdite fluctuans venenum;
Paulum basia vestra temperate :
Volo basia, non venena et ignes.

Comment! oses-tu, mon ame,
Sur la lèvre de ma Dame
Cueillir le miel doucereux
De ses baisers amoureux,
Où si souvent enyvrée
De cette liqueur sucrée,
Tu me pers en te perdant
Au feu d'un baiser ardent?
Ah! tout beau, tout beau (mon ame)
Retire-toi de la flamme,
Retire-toi de ce feu
Qui nous brûle peu à peu.
Tu t'abuzes, mal-heureuse;
Cette liqueur savoureuse,
Que tu pense estre du miel,
C'est du poison et du fiel;
C'est une fureur ardente;
C'est une ardeur violente,
Dont, sous ombre d'un baiser,
Je me sens tout embrazer.
Ne vois-tu pas bien (chétive)
Comme jà la flamme vive,
Comme jà les feux ardants
Me consomment au-dedans,
Tandis que, malavisée,
Sur ces lèvres amusée,
Tu ne fais que baisotter,
Que boire et que suççoter?
  Ha! tout beau, lèvres cruelles,
Tout beau, tout beau, lèvres belles,
C'est trop! Appaizez un peu

La violence du feu,
Et la fureur de la flamme
Dont vous embrasez mon ame.
Ce sont baisers que je veux,
Non des poisons et des feux.

XXI

Salvete, aureolæ meæ puellæ
Crines aureolique crispulique :
Salvete et mihi vos puellæ ocelli,
Ocelli improbuli protervulique :
Salvete et Veneris pares papillis,
Papillæ teretesque turgidæque :
Salvete æmula purpuræ labella,
Tota denique Pancharilla, salve!
Quin vos aureoli perite crines,
Et vos improbuli perite ocelli,
Vos et turgidulæ perite mammæ,
Perite æmula purpuræ labella,
Tota denique tota tu perito,
Qua visa perii repente totus !

Bonjour, cheveux annelés et blondissants
De ma pucelette d'or.
Bonjour, chers yeux de ma belle,
Petits œillets rusés, petits méchants à moi !

Bonjour, gorge ivoirine, arrondie,
Pareille à celle de Vénus!
Bonjour, bouchelette rivale de la pourpre;
Toute ma petite Pancharis, bonjour!
  Mais non; mort à vous, cheveux dorés!
A vous, petits méchants yeux,
A toi, gorgelette arrondie;
Mort à vous, lèvrelettes purpurines;
Mort à toi tout entière, à toi
Dont un regard m'a tué tout entier!

XXII

At mi dicite, lacrymæ tenellæ,
Vos quæ candidulæ meæ puellæ
Os argenteolo rigatis imbre,
Qui fas nascier his puellæ ocellis,
Qui toti igneoli undequaque spargunt
Tot incendia missilesque flammas?
  Verum fallor ego, et tuæ, puella,
Quæ mihi lacrymæ et putantur imbres,
Non sunt hæ lacrymæ aut aquosus imber,
Sunt incendia flammeæque guttæ
Quæ me sic adeo intime perurunt,
Consumpta ut rapidi caloris æstu,
Jam mi pectora tota colliquescant.
  Quid jam non igitur miselli amantes
Sperent aut metuant, quibus creare
Undam flamma potest et unda flammam?

Mais, dites-moi, larmelettes,
Larmelettes tendrelettes,
Larmelettes qui coulez
Et gentilment em-perlez,
De vos ondes crystallines
Les belles joues rosines
De Catin mon cher Soucy,
Comment pouvez-vous ainsi,
Larmelettes tendrelettes,
Tendrelettes larmelettes,
Sourçoyer de ces beaux yeux,
Pleins de flammes et de feux;
Yeux qui de tous côtez dardent
Tant de feux volants qui m'ardent :
  Mais! ô moy mal-avisé,
Suis-je pas bien abusé?
Ces petites gouttelettes,
Que j'appelle larmelettes,
Ce ne sont pas gouttes d'eau
Qui mouillent ainsi ta peau,
Ce sont gouttes embrazées,
Ce sont flammes desguizées,
Ce sont des brasiers ardans
Qui me brûlent au dedans;
Et jà de cette rosée,
Belle rozée embrazée,
Mon pauvre cœur enflammé
Est à demy consommé.
  Où est donc notre espérance,
Puisque la flamme a puissance
De se nourrir dedans l'eau;

Puisque d'un effet nouveau
L'eau prend, contre sa nature,
Dans la flamme nourriture?

XXIII

Quid, o Cupidinis duces,
Ocelluli lascivuli,
Me prodidistis inscium,
Ausi tueri fixius
Vultus puellæ lubricos!
Quorum nitore, ceu novi
Perculsus ictu sideris,
Humi repente corrui.
Quid, o pedes audaculi,
Me sic iistis perditum,
Dum me vagantem sistitis
Ad illa divæ limina,
Ubi furore saucii,
Hanc pene vitam liquimus!
Quid, o manus protervulæ,
Sic irruistis in sinum
Et lacteas papillulas,
Ut hinc amoris diffluens
Serpensque sensim in intimos
Artus venenum cor mihi
Pectusque totum absumeret!
At ipse vestram comprimam

Ferocientem insaniam,
Et turgidos licentia
Istos domabo spiritus.
Nam vos, pedes audaculi,
Premam deinceps compede ;
Et vos, manus protervulæ,
Arctabo duris vinculis ;
Et vos, ocelli fascia
Lascivientes obtegam ;
Ut nec tueri, ocelluli,
Vultus puellæ lubricos ;
Nec involare vos, manus,
In lacteas papillulas ;
Nec illa posthac vos, pedes,
Possitis unquam sistere
Ad Pancharillæ limina.

O mes yeux, guides de l'Amour,
Mes yeux trop lascifs,
Vous m'avez trahi à mon insu,
En osant regarder fixement
Les traits d'une beauté charmeresse !
Et, frappé de leur éclat comme des rayons
D'un nouveau soleil,
Je suis tombé soudain évanoui !
O mes pieds audacieux,
Vous m'avez conduit à ma perte,
En arrêtant ma course
Au seuil d'une Déesse,

Où, cruellement blessé,
J'ai presque laissé la vie !
O mes mains impudentes, pourquoi
Vous être glissées dans ce sein,
Sur ces mamelles lactées,
D'où l'Amour, s'échappant
Et serpentant jusqu'au fond
De mes veines, a empoisonné ma vie
Et dévoré mon cœur ?
Je mettrai moi-même un frein
A votre folle audace ;
Je dominerai vos
Licencieux élans !
Vous, pieds trop hardis,
Je vous chargerai d'entraves ;
Vous, impudentes mains,
Je vous lierai de chaînes ;
Et vous, yeux lascifs,
Je vous couvrirai d'un bandeau.
Alors, méchants yeux, vous ne verrez plus
Le visage attrayant de ma jouvencelle ;
Mes mains, vous ne folâtrerez plus
Sur son sein d'ivoire ;
Et vous, mes pieds, vous ne pourrez
Plus jamais vous arrêter
Sur le seuil de ma Pancharilla.

XXIV

An non, sæve puer, satis superque est
Tot me pectore parturire flammas?
Tot ignes premere intimis medullis,
Ni suspiria ventilentque flammas
Accendantque animi æstuantis ignes?
Jam, suspiria, jam modum furori
Tandem ponite; sat meos per artus
Furit flamma, furit malignus ignis.
At vos, o lacrymæ profusiores,
Adeste, et miserum levate amantem;
Adeste atque animi æstuantis ignes
Contra immergite largiore rivo.
Heu! qui me lacrymæ levare possint,
Quive extinguere tot caloris æstus,
Quas incendia, quas mei voraces
Flammæ pectoris ebibere totas?

Eh! bien, cruel enfant, es-tu satisfait?
Ma poitrine nourrit-elle assez de flammes?
Assez de feux me consument-ils jusqu'à la moelle?
Faut-il encore que mes soupirs soufflent ma flamme
Et raniment les feux qui dévorent mon cœur?
Enfin, soupirs furieux, enfin

Faites-moi grace! Je sens en moi
Trop de flammes, trop de feux dévorants.
Mais vous, ô larmes abondantes,
Coulez ; soulagez un amant misérable.
Coulez sur les feux de mon cœur embrasé ;
Noyez-les dans vos impétueux torrents.
Hélas! où sont les larmes qui pourraient me calmer,
Qui pourraient éteindre tant de brasiers ardents ;
Puisque les incendies, puisque les flammes, qui dévorent
Mon sein, les ont toutes desséchées ?

XXV

Errabam in sylvis, erranti retia mille,
Mille puella plagas insidiosa parat.
Occupat incautum, corque in sua retia tandem
Trudit, et æterna compede dura premit.
Hei mihi, sic casses, sic vincula nectis amanti?
Hei mihi, sic misero cor violenta rapis?
Non queror esse tuum : sed eram quod sponte daturus,
Cor mihi te furto surripuisse queror.

J'errais dans les bois, et voilà que ma belle me tend
Mille panneaux, mille pièges insidieux.
Elle m'attaque à l'improviste, saisit mon cœur dans ses rets
Et l'enchaîne d'entraves éternelles.
Hélas! ainsi tu prépares des filets pour ton amant;
Ainsi tu prends de force le cœur d'un malheureux?
Il est tien; je ne m'en plains pas. Mais quand j'allais te l'offrir,
Pourquoi m'as-tu surpris et dérobé mon cœur?

XXVI

Veni ad Pancharidem meridiatum,
Cum mox insolito fragore cœlum
Concussum tonat, igniumque late
Trisulcis jaculis coruscat æther.
Illa fœmineo pavore languens,
Ruit protinus in sinus amantis
Et : « Serva miseram, » inquit illa, « serva! »
Ego sollicitam et nimis paventem
Sustentans gremio : — « Quid, o puella,
» Quid me poscis opem, jubesque te te

» *Ut servem, nimium meticulosa,*
» *Quæ sic fulgura vana pertimescis,*
» *Tonitrusque paves inane murmur?*
» *Quin me me miserum, puella, serva,*
» *In quem letiferis tuis ocellis*
» *Multo fulgura tu maligniora,*
» *Multo fulmina sæviora vibras!* »

Chez Charlotte, une journée,
Je passois l'après-dînée,
Quand soudain le Ciel grondant,
Mille drus éclairs dardant,
Nous fit abbaisser la tête
Sous le bruit de la tempête;
Quand soudain l'air obscurci,
Fut de cent feux espoissy.
Lors, la pauvrette éperdue,
Dans mon gyron s'est rendue,
Pasle et tremblante d'effroy.
« Las! » dit-elle, « sauvez-moy! »
Je la retiens embrassée,
Déjà demi trepassée :
« Et quoi? » lui dis-je, « mon cœur,
» Comment! belle, avez-vous peur
» D'un choc de légères nues,
» Et de ces flammes menues?
» Mais, vous-mesme, sauvez-moi
» De ces beaux yeux que je veoy,
» Beaux yeux foudroyeurs, qui dardent
» Mille vifs éclairs qui m'ardent! »

XXVII

En flores tibi mitto discolores :
Pallentemque rosam, et rosam rubentem.
Illam cum aspicies, miselli amantis
Puta pallidulos videre vultus.
Cum tueberis hanc rubore tinctam,
Putes igne rubens cor intueri.

Je t'envoie deux fleurs de couleur différente :
Une rose blanche et une rose rouge.
En regardant la première, de ton malheureux amant
Tu croiras voir le visage pâli :
Quand tu verras celle que la rougeur colore,
Tu penseras voir son cœur rougi de flamme.

XXVIII

Amabo, hunc mihi commodes ocellum,
Hunc tuum improbulum, puella, ocellum,
Qui tot tela vibrat, vibratque flammas.
Quid acturus eo, puella, quæris?
Ut hinc tela petam, petamque flammas ;

Quibus quot perii misellus olim,
Tot et tu pereas misella telis,
Tot et tu pereas misella flammis.

Preste-moi ton œil, mignarde,
Ce tien petit œil qui darde
Toujours des traits et des feux ;
Ce petit œil impiteux.
Si tu veux sçavoir, friande,
Pourquoi je te le demande,
Et que c'est que j'en feray,
C'est afin, quand je l'auray,
Qu'il me fournisse de flèches,
Et de cuisantes flammèches
Pour m'en servir contre toi,
Comme autrefois contre moi,
Catin, tu t'en es servie
Pour perdre ma pauvre vie,
Qui succomboit sous l'effort
D'un œil si brave et si fort.
Et alors d'autant de flèches
Et de cuisantes flammèches,
Catin, que tu m'as blessé,
Catin, que tu m'as brûlé,
D'autant, à mon tour, de flèches
Et de cuisantes flammèches,
Catin, je te blesserai
Catin, je te brûlerai.

XXIX

Felix, tantula quæ tabella, tantum es
Numen artifici æmulata dextra!
Felix, quæ hos oculos refers et ora,
Quibus par nihil et nihil secundum!
Jam ne Coa tibi tabella certet:
Illa unam Venerem dabat tueri,
Tu das mille mihi: dabat tueri
Ora Cypridis impudicioris,
Tu das Cypridis ora castioris.
Nec certet Rhodius tibi Colossus,
Colossus nimium obstupendus ille:
Solis hic etenim ora præferebat,
Solis unius et minus micantis;
At tu mille geris, pusilla, soles,
Soles perpetuo mihi micantes.

Que ta petitesse est heureuse, petit tableau,
Où une main habile lutte avec la divinité!
Que tu es heureux de reproduire ces yeux, ces traits,
Que rien n'égale et dont rien n'approche!
Le tableau d'Apelles ne saurait lutter avec toi;
Il montrait une seule Vénus;
J'en vois mille en toi seule. Il montrait

L'image d'une Cypris impudique,
Et toi celle d'une chaste Cypris.
  Le Colosse de Rhodes, ce stupéfiant Colosse,
Ne pourrait se comparer à toi.
S'il offrait l'image du soleil,
C'était celle d'un soleil unique et brillant à peine ;
Mais toi, mignonne, tu portes dans tes yeux mille soleils,
Qui sans cesse rayonnent sur moi.

XXX

AD JO. JACQUERIUM (1)

Quos, Jacqueri, oculos credis, quæ lumina nostræ
Pancharidis, non sunt lumina, non oculi.
Fulmina, Jacqueri, sunt hæc, oculataque tela,
Queis si quem illa ferit, protinus ille perit.

---

(1) Ce Jean Jacquier, Parisien, a écrit deux pièces de vers latins hendecasyllabes, en l'honneur de Bonnefons. C'est tout ce que j'ai pu apprendre à son sujet.

A JEAN JACQUIER

Ce que tu crois, Jacquier, les yeux, les regards de ma
Pancharis, ne sont ni des regards ni des yeux.
Ce sont, Jacquier, des éclairs, des traits clairvoyants,
Dont celui qu'elle frappe aussitôt périt.

XXXI

AD. D. FR. MYRONEM, LIBELLORUM SUPPLICUM IN REGIA MAGISTRUM (1)

Sit in deliciis puella, Myro,
Quæ claris radiat superba gemmis,

(1) François Miron ou Myron, né à Paris où il est mort en 1609, fut successivement maître des requêtes, président au grand conseil, chancelier du Dauphin, lieutenant civil et enfin prévôt des Marchands en 1604. Il rendit, en cette qualité, de grands services à la ville de Paris, qui a justement donné son nom à une de ses rues. Il était marié à une fille du président Brisson.

Quæ monilibus atque margaritis
Tota conspicua atque onusta tota est.
Sit in deliciis amoribusque,
Quæ creta sibi, quæque purpurisso,
Et veneficiis colorat ora.
Placet, Myro, mihi puella simplex,
Cui nativa genas rubedo pingit,
Nativusque pudor. Placet puella
Ore virgineo et decente cultu,
Artis nescia negligensque fuci.
Placet denique quæ nihil monilis,
Nil gemmæ indiga, nilque margaritæ,
Pollet ipsa satis suapte forma.

A FR. MYRON, MAITRE DES REQUÊTES
A LA COUR

Si ton humeur t'y convie,
Tu peux, Myron, sans envie
Aymer ces dames qui ont
Des diamants sur le front,
Dont les testes sont chargées
De perles bien arrangées;
Tu peux aymer, si tu veux,
Celles de qui les cheveux
Sont brillants de pierreries
Et tout gris d'epiceries;
Celles qui fardent leur teint,
Qui ont le visage peint,

Qui de céruse et de craye
Deguisent leur couleur vraye,
Et qui de poison infet
Ont le cuir tout contrefait.
  Quant à moy, tant que je vive,
J'ayme une beauté nayfve ;
J'ayme la simplicité
Sans fast et sans gravité,
Et quelque grace assortie
D'une douce modestie ;
J'ayme la fille sans art,
Qui ne scait que c'est de fard,
Et qui n'a couleur sur elle
Qui ne soit bien naturelle,
Qui de s'attifer n'a soin,
Qui de perles n'a besoin,
Qui n'a point de pierreries,
D'émail ny de broderies ;
Mais qui est, de ce qu'elle a,
Assez belle sans cela.

XXXII

AD EUNDEM

Aspice quam dubia, Myro, me verset arena,
Aspice quos ludos ludere suevit Amor.
Illa suis quæ plus oculis me nuper amabat,
Alterius nunc est facta puella viri.

Ah! genus instabile, et malefidum fœmina nomen,
Quam sibi constantem non videt una dies!
Hæc erat illa fides, qua tu jurare solebas
Te propriamque mihi perpetuamque fore?
Sed non fallacis querimur perjuria linguæ,
Non querimur læsos sæpius ore deos.
Quæ sit facta diis, sit diis injuria curæ,
Quos video ultores post caput esse tuum.
Te queror indigni te militis esse maritam,
Te queror ingenuam barbara vincla pati.
Ah! mihi tu poteras victrix præfigere leges;
Jura mihi poteras imperiosa dare.
Nec leges mihi turpe tuas, et jura subire:
Parere imperiis nec mihi turpe tuis.
Rusticus est nimium, verique ignarus amoris,
Quem pulchræ dominæ jussa subire pudet.
Nunc te etiam, licet ipsa alio traduxeris ignes,
Et licet odisti, semper amabo tamen.
Nunc etiam legesque tuas, tua jussa capessam;
Nunc etiam nutus imperiumque sequar.
Tu si forte mihi priscum impertire favorem,
Si miserum rursus perfida amare negas,
Finxeris at certe, certe simularis amare:
Sat mihi fictus erit, sat simulatus amor.

AU MÊME

Vois, Myron, dans quels sables l'Amour m'enlise !
Vois par quels jeux il se joue de moi !
Celle qui naguère m'aimait plus que ses yeux
Est devenue la maîtresse d'un autre.
Ah! femme! race inconstante, ton nom est perfidie !
Tu ne peux rester fidèle un seul jour.
Voilà donc cette foi sur laquelle tu jurais
D'être à moi, à moi seul et pour toujours!
Mais je ne me plains pas des parjures de ta langue trompeuse,
Des affronts que ta bouche a faits aux dieux.
Les outrages faits aux dieux, je leur laisse le soin de les punir ;
Ces dieux qui déjà menacent ta tête coupable.
Je t'accuse d'avoir pris un soldat grossier pour époux ;
Je t'accuse d'avoir abdiqué ta liberté pour des nœuds indignes.
Tu pouvais, victorieuse, m'imposer ton pouvoir ;
Tu pouvais me soumettre à ton empire.
Il m'aurait semblé doux de me soumettre aux lois de ta puissance ;
Doux aussi de subir tes ordres absolus.

C'est au rustre, ignorant du véritable amour,
De résister aux lois d'une belle maîtresse.
Reviens à moi, je subirai tes ordres et tes caprices,
Reviens, fais un signe et j'obéirai.
Bien plus, si tu refuses de m'accorder tes faveurs d'autrefois,
Perfide! si tu ne veux plus aimer un infortuné,
Trompe-moi ; fais semblant de m'aimer,
Et je chérirai l'image d'un feint amour.

XXXIII

Ite, quando nihil juvare amantem,
Quando conciliare nec potestis
Adversam nimium mihi puellam;
Ite in exitium malasque flammas,
Musæ, pernicies meæ juventæ!
Nam quid illa meo superba cantu
Famam in postera secla prorogabit,
Quæ meas toties precationes
Sprevit aspera contumaxque flecti?
Quin vos, quin potius subite flammas,
Quin vos, quin potius valete in ignes,
Camœnæ, mihi non bene auspicatæ!
Verum pignus ego meique amoris,
Et meæ fidei obsides Camœnas

Scelestus jubeam valere in ignes?
Ego nomina clara Pancharillæ,
Quibus vel Venus invidere possit,
Diris devoveam ustulanda flammis?
Quin vos vivite, clara Pancharillæ
Meæ nomina! Vivite, o Camœnæ,
Nec incendia nec timete flammas!
Unum me satis æstuare flammis,
Unum sit satis ignibus perire.

Allez, puisque vous ne pouvez aider un amant,
Puisque vous ne pouvez fléchir
Mon adorable ennemie,
Allez périr dans les flammes dévorantes,
Muses, qui avez perdu ma jeunesse !
Celle, hélas ! qui, fière de mes chants,
Lèguera sa renommée aux siècles futurs,
Que de fois n'a-t-elle pas à mes prières
Opposé le mépris amer et l'orgueil !
Allez donc ; subissez les flammes :
Allez périr dans le feu !
Adieu, Camènes de mauvais augure !
Quoi ! les témoignages de mon amour
Les Camènes, gages de ma foi,
O crime ! je les livrerais aux flammes ?
Par moi, le nom radieux de ma Pancharis,
A qui Vénus même porte envie,
Serait voué au feu dévorant ?
Non ! ô ma radieuse Pancharilla !

Vivent tes louanges ! Vivez, Camènes,
Sans craindre l'incendie et les flammes !
C'est à moi seul d'être dévoré de feux,
A moi seul de périr dans les flammes !

XXXIV

Nec cœlum assiduo madescit imbre,
Nec mare assiduis tumet procellis;
At mihi assiduo imbre lacrymarum
Ora tota madent, mihique pectus
Curarum assiduis tumet procellis.
Non terras petit usque et usque fulmen;
At me fulminibus nocentiora
Usque tela petunt, et usque flammæ.
Non semper miserum vorat Prometheum,
Nec semper Tityum malignus ales;
At malignior usque mi Cupido,
Et fibras vorat, et vorat medullas.
Non Ixiona Sisyphumve pondus
Urget perpetuum; at mihi perenne
Pondus incubat; at me et usque et usque
Dolorum rapit orbis inquietus.
O me ter miserum, o nimis sinistro
Natum sydere, Diisque inauspicatis!

Le ciel n'est pas mouillé d'une incessante pluie ;
La mer ne s'enfle pas de tempêtes incessantes;
Mais une pluie incessante de larmes
Humecte mon visage, et ma poitrine
Est incessamment gonflée d'une tempête de soucis.
La foudre ne frappe pas toujours et toujours la terre :
Mais je suis frappé sans fin de traits enflammés,
Plus terribles que la foudre.
Le vautour cruel ne dévore pas toujours Titye,
Ni toujours le malheureux Prométhée ;
Mais, plus cruel que lui, Cupidon
Me dévore le cœur et la moelle des os.
Ixion et Sisyphe, sous leur rocher pesant
Ne succombent pas toujours ; mais un éternel
Fardeau m'accable et toujours, toujours
Un cycle de douleurs m'entraîne torturé.
O trois fois malheureux ! Sous quelle sinistre
Étoile je suis né ! Sous quels augures malfaisants !

XXXV

Non ego, Diva, queror blandæ modulamine vocis,
Quod me excantaris surpuerisque mihi ;

Non ego, Diva, queror, dulci quod nectare tincta
E labris animam mi tua labra trahunt;
Non quod mi pæto furata es lumine pectus.
Ast unum infelix hoc ego, Diva, queror:
Dum sic occumbo, tam dulci occumbere leto,
Ut leti non sit justa querela mei.

Je ne me plains pas, Déesse, si de ta voix caressante
Les incantations m'arrachent à moi-même.
Je ne me plains pas, Déesse, si d'un doux nectar humides
Tes lèvres sucent mon âme sur mes lèvres,
Si tes yeux farouches m'ont dérobé le cœur.
Je ne souffre, Déesse, que d'un seul regret:
C'est, en périssant, de périr d'une si douce mort,
Que je ne puis me plaindre de mourir.

XXXVI

Panchari, virgineos inter flos unice flores,
Panchari, pars animæ dimidiata meæ;
Cujus labra rosas spirant, violasque capilli,
Spirant cinnameum candida colla nemus;

Da mihi, da pressim luctantibus humida linguis
Basia, per longas continuata moras :
Qualia dat casto turtur sociata marito,
Qualia amatori blanda columba suo.
Nec numera, ut cupido numerabat Lesbia vati :
Illa dare ex animo, non numerare juvet.
At tu dum cupido miscebis basia amanti,
Junge oculos oculis, et labra junge labris.
Nec penitus clausa ora tene, nec aperta licenter,
Ut nec clausa juvant, sic neque hiulca decent.
Sat siet ad pulsum linguis fecisse duabus,
Innocuoque brevem dente dedisse viam.
Occurrat veniens venienti lingula linguæ,
Alteraque alterius mobilis ore natet.
Ne tota committe tamen mihi prælia lingua;
At summa tantum cuspide bella gere.
Dumque tuam exsugam, tu nostram exsuge vicissim.
Dum te dente petam, me quoque dente pete.
Sint voces querulæ, sint blæsula verba loquentum;
Nec desint tremulo murmura blanda sono.
Postremo in nostris animam depone labellis;
Hic morere, aut certe finge petulca mori.
Sic est, et cupidum tandem exorata beasti,
Estque anima in labris nostra relicta tuis.
Omnibus e membris illuc stimulata cucurrit,
Tanquam perpetuas hic habitura moras.
Sic eat et redeat toties, erretque labellis,
Dum se animæ penitus misceat illa tuæ,

Nec tu animam ex anima possis divellere
nostra,
Ut noster nunquam dissoluetur amor.

Sus ! ma folastre rebelle,
Ma petite toute-belle,
Charlotte, mon doux émoy,
Ma mignarde, baise-moi.
Cà, là, ma menonne, approuche
De mes deux lèvres ta bouche,
Et d'une main m'embrassant,
De l'autre me caressant,
A la façon Cyprienne,
Élance contre la mïenne
Ta langue et vien me baiser,
Si tu me veux appaiser,
Ainsi que la tourterelle
Baise son mari fidelle.
Mais, ma mignonne, je veux
Des baisers délicieux,
Des baisers longs et sans conte.
Aussi seroit-ce grand'honte,
Si conter tu les voulois,
Comme, l'on dit autrefois
Que les contoit la mignonne
De ce baiseur de Véronne.
Or, m'amour, en me baisant,
Couche ton bel œil luisant,
Sur le mien, couche ta bouche

Sur mes deux lèvres, et bouche
Tous les conduits amoureux
De mes esprits langoureux.
Que ta lèvre mi-béante
D'une façon bien-séante,
Laisse un espace au dedans,
Entre l'yvoire des dents,
Pour les pointes serpentines
De nos deux langues mutines,
Si qu'elles puissent passer
A travers sans se blesser ;
Qu'en cent rencontres secrettes,
Entre nos levres pourprettes,
De leurs petits bouts moiteux,
Elles frayent toutes deux ;
Qu'en cent mignardes secousses
Leurs petites pointes mousses,
S'entrechoquent au dedans
Dessus le rempart des dents.
Puis, en ces douces estraintes,
Que cent morsures empraintes
Nous forcent de quereller,
Et d'un bégayant parler,
Entrecoupé de murmures,
Nous entr'agacer d'injures.
Lorsque ma dent te mordra,
La tienne me le rendra.
Quand ma langue pilleresse
Sur ta bouche baiseresse,
Aura ravi tes esprits,
Repren ce que j'auray pris.

Puis, enfin, laisse ta vie
Dessus ma lèvre blêmie ;
Là meurs, au moins fais semblant
De mourir en m'accolant.
Or-sus, c'est assez, friande,
Rien plus or je ne demande.
Je meurs ! mon ame s'en va ;
Elle vient, elle reva,
La voilà toute écoulée,
Parmi la tienne mêlée.

XXXVII

Dum certamina mox futura verso,
Tot mentem illecebræ meam titillant,
Sola ut ebria cogitatione
Jam tum deficiat. Quid ergo sospes
Hæc certamina perferam cruenta,
Quem certaminis ipsa vel futuri
Cogitatio vulnerare possit?
O Venus bona, quæ bonos amantes
Una numine prospero tueris!
Hoc si me miserum impotentiore
Contingit cadere immorique bello,
Accipe hanc animam, et beatioris
Duc in florida me vireta Cypri.

Pensant au proche combat,
Desjà tout le cœur me bat,
Et ma pauvre ame élancée,
De ceste seule pensée,
Languissante me défaut,
Avant qu'entrer à l'assaut.
  Quoy donc ? auray-je courage,
De combattre davantage ?
Quoy ? pourrai-je, sans danger,
A ce duel me ranger,
Puisque mon ame élancée,
De ceste seule pensée,
Languissante me défaut,
Avant qu'entrer à l'assaut ?
  O bénigne Cythérée,
Qui en cent lieux adorée,
Des bons amants as soucy,
Et de leurs travaux aussi,
S'il advient, belle Déesse,
Que la vie me délaisse,
Entre ces plaisants combats,
Prens au moins entre tes bras
Cette pauvre ame amoureuse,
Et la conduis bien-heureuse,
En quelque coin verdissant
De ton Cypre fleurissant.

XXXVIII

PERVIGILIUM

VENERIS

O nox suavicula! o bonæ tenebræ!
Tenebræ mihi luce clariores,
Quæ meam Venerem et suavitatem,
Cor vitamque meam mihi attulistis!
Nunc te possideo, alma Pancharilla,
Turturilla mea et columbulilla :
Nunc blandæ Veneri licet litare,
Longæ præmia nunc moræ referre,
Amplexuque mihi frui cupito.
Ferox, improba, dura, quid moraris
Sic me languidulum? quid illa linguæ
Mella sugere, quid suavis auram
Oris colligere, et tenaciora
Vetas conserere invicem labella?
Quod voto tacito unice requiris,
Cur id dura mihi negas roganti?
At prior cupias licet, pudica
Et frontis tetricæ cupis videri;
Spernens (credere si licebit unquam)
Molles nequitias libidinesque.
At te per faculas tuas micantes,
Et hæc æmula purpuræ labella
Oro, perque genas, et hunc capillum,
Qui formosa vagus flagellat ora,
Oro perque sinus, et has papillas

Primulum tibi jam sororiantes,
Has gemmas geminas pari decore
Surgentes geminis pares pyropis,
Ne cupidine jamdiu æstuantem
Eneca. Ah! perii miser! quid? Imo
Jamdudum perii, nisi benigna
Faves ocyus, ocyusque cordis
Tot incendia, Pancharilla, sedas.
Me, Venus bona, me, Cupido, serva :
Mi mens insolitum furit furorem,
Neque hunc ferre potest furoris æstum.
Hæc suspiria et has preces trahebam
Imo a pectore, jam neci propinquus,
Quum victæ subito ira detumescit,
Et mox virgineo pudore leves
Interfusa genas, et ora casto
Spargens moliter imbre lacrymarum :
« *Tota* », *inquit,* « *tua Pancharilla, tota est*
» *Mutuo tibi mancipata nexu.* »
Cum dicto simul osculum propinat,
Ultro se admovet, et prudenter audax,
Sese in brachia nexuosa dedit.
Ego compositam aureo cubili
Totum verto in eam furoris ignem,
Quæ mi incendia tanta suscitavit.
Toto corpore pronus, in suaves
Amplexus ruo, cruribusque crura,
Pes pedi, femori femur recumbit ;
Hærent oribus ora, labra labris,
Firmo pectora glutino cohærent.
Jamque Cypridis aurea vireta,

Jam Cupidinis hortulos pererro,
Vere perpetuo hortulos virentes;
Hinc rosas teneras legens, et inde
Narcissum, violas, amaracumque,
Mellitis nimis atque delicatis
Usque ad invidiam osculis fruiscor.
Stricto corpora colligata nexu
Confundunt animas; duellum utrinque
Commiscent tremulæ per ora linguæ.
O quot lectulus et lucerna pernox
Molles delicias utrinque vidit!
Dum strictim appliciti, arctiore vinclo
Hæremus calidi, Venusque venis
Diffusa interioribus, tepente
Artus languidulos liquore rorat,
Alternantibus osculis, utrinque
Occursantibus hinc et inde linguis,
Conniventibus hinc et inde ocellis.
Tum dico: Superi, tenete cœlum!
Vestram, Numina, possidete sortem;
Dum te te teneam, alma Pancharilla,
Dum te possideam, nec ipse cœlum,
Nec vestram, Superi, invidebo sortem!
Et nunc roscida labra suaviari,
Et nunc mollibus immori lacertis,
Nunc patrantibus innatare ocellis,
Nunc et brachia tortili capillo
Impedire juvat, modo osculari
Anhelas tremulo sinu papillas,
Papillis Veneris pares papillas,
Altrices animæ meæ papillas.

Nunc saltu volucri insilire collo,
Nunc candente genas notare dente,
Nunc errare manu licentiore
Illa per femora, illa perpolita,
Illa marmoreo superba luxu,
Quibus janitor excubat Cupido,
Et sacram Veneris tuetur arcem.
Mille ludimus osculis protervi,
Ut colludere turturique turtur,
Columbæque suæ solet columbus;
Certatimque damus notas amoris,
Certatimque damus notas furoris,
Et transfundimus ore semihulco
Errantes animas et hinc et inde.
Hæc nos prælia militamus inter
Sudores varios anhelitusque,
Dum fessa Venere artubusque tritis.
Et jam deficientibus medullis,
Et jam deficiente corde anhelo,
Cogor languidulos inire somnos.
Mox et succiduum recondo collum
In meæ tenero sinu puellæ.
Illa, interposita minus vel hora,
Pungit sæpicule, atque dormientis
Aurem vellicat, et subinde tractat,
Et me verberat osculis subinde,
Et parcente petit labella morsu.
Tum me blanda iterum vocans ad arma :
« *Sic ignave jaces sopore victus,*
» *Sic cessas?* » *ait. Hic repente lento*
Sopore excutior, juvatque gnavum

Ad Cupidinis arma prosilire,
Juvat cominus, eminus ferire,
Et cæsim juvat, et ferire punctim.
Jamque vulnere dulce sævienti
Hostis transadigo intimas medullas.
Reddit multiplices vices uterque,
Et subsultibus hinc et inde crebris
Spissat officium; novas uterque
Serit delicias, serit lepores,
Uterque improbulos jocos, uterque
Fingit blanditias proterviores,
Facit nequitias salaciores,
Omnes Cypridis induit figuras,
Donec corpora miscuo furore
In unum coeunt amica corpus.
Millies mihi milliesque salve,
Nox, felicibus invidenda Divis,
Qua nec Juno mihi beatiorem,
Nec possit Venus ipsa polliceri!
Salvete, o mihi candidæ tenebræ,
Tot inter veneres, salaciasque,
Et tot blanditias faventiasque,
Et tot illecebras lubentiasque,
Et suspiria, murmura, et susurros,
Et convitia mutuosque quæstus,
Lusus, oscula, tinnulos cachinnos,
Rixas, prælia, morsicationes,
Iras, vulnera, lingulationes,
Vitas atque neces reciprocantes,
Et tot nequitias mihi peractæ!

VEILLE DE VÉNUS

O nuit douce, et débonnaire,
Belle obscurité, plus claire
Mille fois que la clarté,
Qui m'as, heureuse, apporté,
Sous ta paupière endormie,
Mon bien, mon heur, et ma vie!
Ores je te tiens, mon cœur,
Pancharite, mon bonheur,
Pancharite, ma rebelle,
Ma petite colombelle!
Mignonne, voicy le temps
Qui nous doit rendre contents,
Nous donnant la jouyssance
De notre longue espérance.
Sus! en l'honneur de Cypris,
Passons cette nuict en ris,
En gracieuses délices,
Et en folastres malices.
Quoy! cruelle, qu'attens-tu?
Hé! que ne me permets-tu,
Que ne permets-tu, farouche,
Que je baisotte ta bouche?
Mais pourquoy ne veux-tu pas,
Que je gouste les appas,
Et les douceurs charmeresses,
De tes levres baiseresses?
Las! Pancharite, dy-moy,
Dy-moy de grace, pourquoy

Cruelle tu me dénie
Ce dont tu as tant d'envie?
Tu ne demande pas mieux;
Mais je vois bien que tu veux,
D'un front masqué, contre-faire
La pudique et la sévère.
Ha! tu te veux déguiser,
En feignant de mespriser
Les folastres gaillardises
Et les douces mignardises.
Mais, par ces yeux éclairants,
Comme deux astres errants,
Dans la céleste vouture,
Par ce beau front je t'adjure,
Et par ceste bouche encor
Mon plus précieux thresor,
Par ceste bouche rosine,
Par ceste bouche ambrosine,
Par ces blonds cheveux épars,
Dont l'or fin de toutes parts,
Folastrement s'escarmouche,
Autour de ta belle bouche,
Par ces deux gentils tetons,
Et par ces petits boutons,
Plus rouges que l'escarlatte
Qui dans la cerize éclate,
Par ce beau sein potelé,
Dont je suis ensorcelé,
Ne permets pas, je te prie,
Que je perde icy la vie,
Bouillant d'un ardent désir,

Qui me vient ores saisir.
Ha ! je veoy bien qu'à ceste heure,
Il faut, chétif, que je meure.
Mais jà, desjà je suis mort,
Si par un soudain confort,
Mignarde, enfin tu n'appaise
La chaude ardeur de ma braize.
  Vénus, pren-moy à mercy !
Et toi, Cupidon, aussi :
Je sens dedans mon courage
Une furieuse rage,
Rage qui me vient dompter,
Sans la pouvoir supporter.
  L'adjurant en ceste sorte,
D'une façon demy-morte
Mes soupirs eurent pouvoir,
A la fin de l'émouvoir,
Ainsi elle fut vaincue ;
Et, sa cholère abbatue,
Une honte çà et là
Par ses joues s'escoula.
Lors d'une chaste rosée
Ayant la face arrosée,
Honteuse, amoureusement,
Amoureuse, honteusement,
Elle commence à me dire :
« Sus ! pren ce que tu desire,
» Pancharite est toute à toy ! »
Soudain, s'approchant de moy,
Sans contrainte, elle me baise,
Puis, coup sur coup, me rebaise ;

Enfin, se laissant aller,
Elle me vient accoler,
Et entre mes bras pasmée
Elle demeure charmée.
  Alors, sur le lit doré
Mignardement préparé,
Dessus la folastre couche
Nous dressons notre escarmouche.
Je me deschargeay soudain
De l'ardeur dont j'estoy plein
Et de la cuisante flamme
Que je sentoy dedans l'ame,
Sur celle qui allumoit
Ce feu qui me consumoit.
Tout de mon long je me couche
Entre ses bras, bouche à bouche,
Flanc à flanc ; nos seins collez
Sont l'un à l'autre accollez.
  Et jà tout doucement j'entre
Au creux de ce petit antre
Où Cypris fait son séjour,
Dedans les vergers d'Amour,
Vergers qui toujours verdissent
Vergers qui toujours fleurissent.
Parmy ces vergers douillets
Je moissonne les œillets,
Le jasmin, les violettes
Et les roses nouvelettes.
Bref je la baisotte tant
Qu'à la fin j'en suis content ;
Mais toutes fois je ne cesse

De la rebaiser sans cesse.
Nos corps serrément estraints
Sont, sans contrainte, contraints
D'une mignardise estrange,
Faire un amoureux eschange,
Et doucement anhélants
Vont leurs deux ames meslants.
Les languettes frétillardes
Se font des guerres mignardes,
Et sur le rempart des dents
S'entrechoquent au dedans.
O ! combien de gaillardises,
O ! combien de mignardises,
Aperceurent ceste nuit,
Et le flambeau et le lit,
Seuls tesmoins de nos délices,
Seuls tesmoins de nos malices,
Lors qu'estroitement pressez
Nous nous tenons embrassez,
Et qu'une chaleur fondue
Par les veines épandue,
Va d'une douce liqueur
Attiédissant sa langueur,
Lorsque ma bouche sa bouche
Folastrement escarmouche,
Par doux baisers savoureux,
Par doux baisers amoureux !
Soudain je commence à dire :
O dieux ! gardez votre empire
Et jouyssez seurement
De ce hault gouvernement !

Moyennant que je te tienne,
Moyennant que tu sois mienne,
Pancharite, n'aye peur
Que j'envie leur grandeur;
N'aye peur que je désire
Ny leur ciel, ny leur empire!
  Ainsi, je vais m'égayant,
Ores sa bouche frayant,
Ores égarant ma vie
Entre ses deux bras ravie,
Or en ses yeux affétez
Noyans les miens enchantez;
Tantost de sa chevelure
Je fais une entourtillure,
Et je m'en vay garrotant;
Tantost je vay baisottant
Ses tremblotantes mammelles;
Ses mammelles aussi belles
Que les tetons de Cypris:
Puis, d'autre fureur épris,
Visant à place plus haute,
Dessus son beau col je saute.
Et tantost, d'un coup de dent,
Je vais sa gorge mordant,
Or d'une main frétillarde
Parmi l'obscur je m'hazarde
De taster les pilliers nus
Dont ses flancs sont soubstenus,
Flancs ou soubs garde fidelle,
Amour fait la sentinelle,
Portier de ce lieu sacré

A sa mère consacré ;
Bref, en cent mille manières
De délices singulières,
Folastres, nous nous baisons,
Et mignards, contrefaisons
Les amours des colombelles,
Les amours des tourterelles,
Et à l'envy furieux,
Et à l'envy amoureux,
Par nos bouches mi-béantes,
Nos deux ames languissantes,
D'un doux entrelassement
Se meslent ensemblement,
Et de leurs corps homicides,
Tour à tour les laissent vuides.
Ainsi nous nous ébatons,
Et roidement combatons,
Non sans sueur, non sans peine,
Non sans souvent perdre haleine,
Quand enfin, les nerfs lassez,
Et les membres harassez,
Quand jà l'humeur s'écoulante
Et la vigueur défaillante,
Sans cœur, sans force et vertu,
En fin je suis abbatu.
A l'heure mon col j'incline
Sur sa douillette poictrine,
Où un sommeil gracieux,
Me sille bien tost les yeux.
Elle, ainsi que je repose,
S'ennuye de ceste pose,

Et me voyant sommeiller,
Elle me vient resveiller,
Par petites chatouillures
Et mignardes mordillures ;
De sa bouche elle me bat
Pour m'agacer au combat,
Elle me tire l'oreille ;
Tout soudain je me réveille :
« Comment! » me dit-elle alors,
« Ainsi donc, couard, tu dors,
» Ainsi donc tu te reposes ? »
Lors, les paupières décloses,
En sursaut me relevant
Plus dispost qu'au-paravant,
Je me saisis de mes armes
Pour donner nouveaux alarmes,
Et, par manîments divers,
Battre à tort et à travers,
D'une assez brusque furie
Je tierce la batterie.

Parmy ce doubteux duel,
D'un coup doucement cruel,
Que je donne à la traverse,
Bravement je l'outreperse.
Blessée d'un coup si doux,
Elle redouble les coups ;
Chascun de sa part s'efforce
De faire paroir sa force,
Chascun, selon son pouvoir,
S'acquite de son debvoir,
Par frétillardes secousses,

Et réciproques repousses ;
Chascun mesle de sa part
Quelque petit trait gaillard,
Quelque gentille délice,
Quelque nouvelle malice,
Quelque lascif mouvement,
Ou quelque doux manîment.
En cent façons agitée
Venus est contr'imitée,
Tant qu'en fin deux corps meslez
Sont en un corps assemblez !
Cent mille fois je t'honnore,
Nuit que je révère encore,
Nuit heureuse dont les dieux
Doibvent bien estre envieux,
Nuit, que Cypris immortelle
Ne peut promettre plus belle !
O ! claires obscuritez,
O ! ombrageuses clairtez,
Qu'entre tant de mignardises,
Qu'entre tant de mignotises,
Tant de faveurs, tant d'ebats,
Tant de gracieux débats,
Tant de soupirs, tant de plaintes,
Tant d'amoureuses estraintes,
Tant d'estroites liaisons,
Tant de douces pasmoisons,
Tant de baisers, tant d'injures,
Tant de friandes morsures,
Tant de plaisants déplaisirs,
Tant de déplaisants plaisirs,

Tant de belles gentillesses,
Tant de gentilles caresses,
Tant de tristes gayetez,
Tant de douces cruautez,
Tant de folastres malices,
Tant de gaillardes délices,
Tant de gracieux combats,
Qu'entre tant de vifs trespas,
Et de vies trespassées,
J'ay si gayement passées !

AD ÆGIDIUM DURANTEM

Ne quid, Carola, Lesbiæ invideto:
Habes, Carola, tu tuum Catullum,
Cujus tu, numeris Catullianis,
Æternum volites virum per ora,
Volat Lesbia ceu Catulliana.
Ne quid vos Latio invidete, Galli:
Habes, Gallia, tu tuum Catullum,
Gallicis numeris Catullientem;
Quo vix nequior elegantiorque,
Pater nequitiæ elegantiæque,
Catullus siet ille Lesbianus.
Et tu molliculi æmulos Catulli,
Lingua dispare, sed pari lepore,
Æternis numeros premes tenebris?
Ne tantum decus invideto, Durans,
Carolæque tuæ tuisque Gallis;
Uni denique ne tibi invideto,
Qui nulli potes invidere quidquam.

A GILLES DURANT

Tu ne dois, Charlotte, rien envier à Lesbie;
Charlotte, tu as aussi ton Catulle.

Et sur l'aile de ses vers Catulliens,
Tu voleras à jamais sur les lèvres humaines,
Ainsi que la Lesbie de Catulle.
Français, n'enviez pas les Romains :
Tu as aussi ton Catulle, ô France !
Et la muse de Catulle est Française dans ses vers.
Il n'est pas moins malin, moins élégant,
Ce Catulle Lesbien, qui doit être aussi
Le père des malices et des élégances.
Mais ces vers, rivaux du tendrelet Catulle,
Différents de langage, mais pareils de grace,
Les renfermeras-tu dans d'éternelles ténèbres?
N'envie pas, mon Durant, cette gloire
A ta Charlotte, à ton pays;
Ne l'envie pas à toi-même,
Qui ne peux rien envier à personne.

TABLE

Paris. — Typ. MOTTEROZ, 31, rue du Dragon.